



# Danskernes Historie Online

Danske Slægtsforskeres Bibliotek

## Dette værk er downloadet fra Danskernes Historie Online

**Danskernes Historie Online** er Danmarks største digitaliseringsprojekt af litteratur inden for emner som personalhistorie, lokalhistorie og slægtsforskning. Biblioteket hører under den almennyttige forening Danske Slægtsforskere. Vi bevarer vores fælles kulturarv, digitaliserer den og stiller den til rådighed for alle interesserede.

### Støt Danskernes Historie Online - Bliv sponsor

Som sponsor i biblioteket opnår du en række fordele. Læs mere om fordele og sponsorat her: <https://slaegtsbibliotek.dk/sponsorat>

### Ophavsret

Biblioteket indeholder værker både med og uden ophavsret. For værker, som er omfattet af ophavsret, må PDF-filen kun benyttes til personligt brug.

### Links

Slægtsforskeres Bibliotek: <https://slaegtsbibliotek.dk>

Danske Slægtsforskere: <https://slaegt.dk>

# JANE MONOD

NÉE GOOD

---

SOUVENIRS

RECUEILLIS PAR SON MARI

POUR SA FAMILLE

---

*Imprimé comme manuscrit.*

---

PARIS

DÉCEMBRE, 1885



# JANE MONOD

NÉE GOOD

---

SOUVENIRS

RECUEILLIS PAR SON MARI

POUR SA FAMILLE

---

*Imprimé comme manuscrit.*

---

PARIS

DÉCEMBRE, 1885

---

**STRASBOURG, TYPOGRAPHIE DE G. FISCHBACH**

---

À

**MES ENFANTS ET PETITS-ENFANTS**



## AVANT-PROPOS

---

« Les morts vont vite », nous crie tous les jours une triste expérience. Je voudrais qu'il n'en fût pas ainsi de Jane ; je voudrais que le souvenir de celle qui, entre les mains de Dieu, a été pour nous la source de tant de bénédictions, restât vivant dans ma famille. Mon désir est que ma chère et bienheureuse femme continue à exercer l'influence bénie qu'elle a eue sur nous pendant sa vie. J'ai eu particulièrement en vue ceux de mes petits-enfants qui, au moment de la mort de leur grand'maman, étaient trop jeunes pour apprécier l'étendue de la perte qu'ils venaient de faire. Je voudrais que la lecture de cette notice contribuât à leur donner le désir de

rejoindre dans le ciel celle qui, pendant sa vie, les a tant aimés et n'a pas cessé de prier pour eux. ~

J'ai pensé aussi à ceux de mes petits-enfants qui sont nés ou qui pourront naître après la mort de Jane.

Enfin, j'ai cru, en écrivant cette notice, remplir un devoir envers la famille de Jane. Par le fait de son mariage, elle a été, pendant la plus grande partie de sa vie, séparée de ses parents, fixés en Angleterre et auxquels elle était tendrement attachée. J'ai vivement regretté de ne pouvoir, soit à cause de la santé de Jane, soit à cause de mes occupations, la conduire que deux fois dans sa famille pendant les quarante-cinq ans qu'a duré notre union. Les siens, de leur côté, n'ont pu lui faire que de rares visites.

C'est ainsi que j'ai été amené à écrire ces souvenirs. Les destinant uniquement à ma famille, j'ai pu entrer dans des détails qui m'auraient été interdits, si je m'étais adressé au public. La publicité, d'ailleurs, aurait été contraire à la volonté de cette chrétienne qui a toujours été si humble et si modeste.

Mes enfants et petits-enfants s'apercevront facilement, en lisant ces pages, que je me suis chargé d'un travail qui, tout en m'attachant douloureusement, était au-dessus de mes forces. Si toutefois ces souvenirs les encouragent à suivre Jane dans le chemin qu'elle a parcouru d'un pas si ferme, je bénirai Dieu de m'avoir permis d'achever ma tâche, à la veille d'entrer dans ma 83<sup>e</sup> année.



## I

Jane est née à Copenhague, le 14 septembre 1813. Son père, M. Good, d'origine anglaise, mais né en Danemark, était un négociant établi à Copenhague. Il avait épousé, le 9 décembre 1807, M<sup>lle</sup> Gertrude Pingel, petite-fille de Frédéric de Coninck, mon grand-père, et en avait eu un fils et trois filles, dont Jane était la plus jeune. En 1826, il alla s'établir avec sa famille à Hull en Angleterre, comme consul général de Danemark. Quoique Danoise, emportant à Hull les souvenirs très vifs de son heureuse enfance, souvenirs qui ne l'ont jamais quittée et qu'elle aimait à nous rappeler (que de fois, par exemple, elle nous a parlé de son cher *Gürre*, la campagne de ses parents, au nord du Seeland!), Jane s'était bien vite faite aux mœurs et aux habitudes anglaises. La position de son père l'exposait

à une vie un peu mondaine ; mais grâce à l'influence d'un excellent pasteur évangélique , elle avait été préservée des dangers de cette vie. Elle m'a souvent parlé de ce pasteur et des bons conseils qu'il lui donnait. C'est à lui qu'elle a dû le premier développement de cette foi humble et naïve, mais solide, qui l'a toujours guidée jusqu'à sa fin.

Jane était d'un extérieur des plus agréables. La pâleur de son teint rehaussait encore la douceur et l'éclat de ses grands yeux noirs ; sa main, son pied, étaient d'une finesse exquise ; ses moindres mouvements étaient pleins de grâce ; aussi produisait-elle, à son insu, une impression d'autant plus vive, qu'au charme de sa personne elle joignait une intelligence rare, un jugement excellent, une bonté inépuisable et une gaieté de caractère presque enfantine.

Il était impossible qu'une jeune fille douée comme l'était Jane, appartenant à une des familles les plus honorables de Hull, n'attirât pas l'attention des jeunes gens, malgré sa très modeste position de fortune. Parmi ses nombreux prétendants, il y en eut un qu'elle distingua et à qui elle consentit à se fiancer. Mais ce jeune homme avait à se créer une position et dut partir pour la Chine. Quelques mois après son départ, Jane eut une vision dont elle

m'a souvent parlé. Comme elle était à sa fenêtre, sans d'ailleurs songer à lui, elle crut le voir qui traversait la rue et se dirigeait vers la maison, tout en la regardant avec tendresse. Elle courut pour lui ouvrir la porte et n'aperçut personne. On apprit plus tard qu'à ce moment même, ce jeune homme venait de se noyer sur les côtes de la Chine.

Sa mort fut un vif chagrin pour Jane. D'autres causes de tristesse se joignirent à cette épreuve et sa santé s'altéra. Sa mère eut alors l'idée de la conduire à Paris pour lui faire faire la connaissance des parents qu'elle avait dans cette ville. J'ai toujours pensé que ma cousine, Madame Good, avait des vues sur moi, qui, à cette époque, m'étais créé par mon travail, mais surtout par le privilège d'être fils du vénérable pasteur Monod, une position notable parmi les praticiens de Paris, et qui étais arrivé à l'âge de 35 ans, sans être marié.

Jane avait 25 ans lorsque, dans l'été de 1839, sa mère et elle descendirent à l'hôtel Saint-Phar sur le boulevard Poissonnière. Dès le lendemain, elles vinrent voir ma mère, qui était la tante de Madame Good. Venir chez ma mère, c'était venir chez moi ; en effet, depuis la mort de mon père, en 1836, j'avais abandonné l'appartement que j'avais loué, 12, rue des Petites-Écuries, et étais venu habiter l'appartement occupé par ma mère faubourg Saint-

Martin, pour lui permettre d'y rester, en partageant les frais de location et me mettant en pension chez elle.

Quoique quarante-six ans se soient écoulés depuis cette première rencontre avec Jane, j'en ai conservé un souvenir très vif.

Je rentrais à midi, après avoir fait mon service à la maison municipale de santé, dont j'étais le chirurgien, et quelques visites en ville. J'avais hâte de déjeuner et de recevoir mes consultants, que je n'aimais pas à faire attendre, et je me rappelle l'impatience que j'éprouvai quand ma mère m'imposa le devoir de venir saluer ces deux parentes tombées du Nord et dont j'ignorais presque l'existence ; aussi fus-je aussi maussade qu'impoli, à cette première entrevue avec celle qui devait plus tard être la source de mon bonheur terrestre et éternel.

Par contre, ma mère leur fit un charmant accueil, et des rapports fréquents s'établirent entre ces dames et nous.

A cette époque, diverses circonstances me faisaient repousser l'idée du mariage, et j'avais laissé échapper volontairement plusieurs occasions de me marier. Quoique je me sentisse attiré vers Jane, je résistais à ces impressions, et, bourru de nature, je ne me montrais guère aimable pour elle, qui, de son côté, me manifestait une grande froideur. Quelque temps

après, elle céda aux instances de sa mère et se fiança à un jeune et riche Irlandais qui avait eu l'occasion de la voir à Paris et qui, à la suite de tant d'autres, s'était épris d'elle. Ma mère donna une soirée pour que Madame Good pût nous présenter son futur gendre, que je félicitai tout en maugréant contre lui.

Tout semblait fini entre Jane et moi ; mais Dieu en avait décidé autrement. Ayant appris de la bouche même de son fiancé qu'il était incrédule, elle se repentit de la faiblesse dont elle s'était rendue coupable en se soumettant au désir de sa mère. Sans consulter celle-ci, elle rompit son engagement avec ce jeune homme et lui renvoya les cadeaux de noce qu'elle avait déjà reçus de lui. Ce ne fut pas sans beaucoup de larmes et de ferventes prières qu'elle eut le courage d'accomplir cet acte, qui lui apparaissait comme un devoir. Dieu lui envoya un puissant encouragement par une lettre admirable qu'elle reçut de mon frère Adolphe, alors professeur à la faculté de théologie de Montauban. Il avait eu occasion de la voir à Paris et avait pu l'apprécier. Dans cette lettre, écrite à l'occasion de son prochain mariage, il lui disait franchement qu'il ne pourrait la féliciter que si son fiancé était chrétien. Je suis convaincu que cette lettre, que j'ai retrouvée dans les papiers de Jane, a beaucoup contribué à l'affermir

dans sa courageuse résolution. C'est ainsi que Dieu s'est servi de mon bien-aimé frère pour lever l'obstacle qui s'opposait à ses vues miséricordieuses à mon égard. Dans l'amour dont il m'a toujours enveloppé depuis ma naissance, malgré toutes mes défaillances et mes nombreux péchés, il m'avait destiné Jane. J'ai dit plus haut comment il l'avait gardée pour moi à Hull ; on vient de voir comment il l'a gardée pour moi à Paris.

La détermination de Jane causa un grand chagrin à sa mère, qui le lui manifesta très vivement. La santé de la pauvre enfant, déjà fort ébranlée par les efforts que lui avait coûtés sa rupture, ne résista pas à ces nouvelles émotions. Elle tomba assez sérieusement malade pour que sa mère s'en inquiétât et me priât de venir la voir comme médecin.

C'était là que Dieu nous attendait. Au rôle du médecin, je ne tardai pas à joindre celui du consolateur. Jane put comprendre que sous cette écorce de bourru se trouvait un cœur capable de battre à l'unisson du sien, et je pus apprécier dans mes entretiens avec ma charmante malade quelle perle de grand prix j'avais failli perdre. Jane, rétablie de sa maladie, consentit, à la grande joie de sa mère, de la mienne et de ma famille, à accepter ma main. Elle voulut bien devenir la femme d'un médecin qui, à cette époque, n'avait pour le faire vivre

que le produit de son travail, mais qui partageait, quoique encore bien faiblement, la foi grâce à laquelle elle avait été préservée de l'abîme où l'aurait entraînée son union projetée, ce dont elle eut plus tard la preuve.

M. Good, mandé en toute hâte par sa femme, arriva avec Mary-Ann, sœur de Jane, et donna son consentement. M<sup>me</sup> Good avait quitté l'hôtel Saint-Phar et avait loué un appartement meublé dans la rue Louis-le-Grand, et c'est là que je fus admis à faire ma cour à Jane, autant que cela est permis à un médecin très absorbé par les devoirs de sa clientèle. J'allais la voir autant que possible tous les jours, mais m'interdisais le luxe des bouquets. Nous correspondions : je lui apportais mes lettres et elle me remettait ses réponses. A cette époque, mon équipage se bornait à un cabriolet à deux roues. J'obtenais parfois la permission de faire faire à ma fiancée une promenade au Bois de Boulogne. La présence de mon domestique juché derrière la voiture ôtait à M<sup>me</sup> Good toute appréhension et faisait taire tout scrupule. Elle ignorait qu'au tournant de la rue mon domestique quittait la voiture et ne reprenait sa place qu'à notre retour de ces promenades, qui n'étaient pas sans charme pour l'un et pour l'autre.

Occupé comme je l'étais, je n'avais guère de

temps à donner aux préliminaires et je désirais de toute manière arriver au dénouement. J'aurais cependant voulu retarder mon mariage jusqu'après les couches de ma sœur, Marie Stapfer, qui attendait sa délivrance d'un jour à l'autre. J'avais promis à ma sœur d'être auprès d'elle pour la naissance de ce sixième enfant, comme je l'avais fait pour les cinq précédents. Mon désir était de me marier immédiatement après et d'aller ensuite me cacher avec ma femme loin de Paris. Autant je blâme la coutume des fatigants et dangereux *voyages* de noce et me suis toujours élevé contre elle, autant j'approuve la retraite des jeunes époux loin de leur famille et de leurs occupations habituelles pendant le premier mois de leur union.

Mais il était écrit que tandis que mon frère Adolphe contribuerait à m'assurer la possession de Jane, ma sœur Marie me priverait de ma lune de miel. On m'objecta les affaires de M. Good, qui le rappelaient à Hull le plus tôt possible. Peut-être aussi M<sup>me</sup> Good avait-elle peur que, par suite d'une circonstance imprévue, ce troisième gendre ne lui fit faux bond comme les deux premiers. Je dus céder, d'autant plus que j'aurais eu mauvaise grâce à retarder le moment où Jane m'appartiendrait. Les préparatifs furent hâtés. Un acte de mariage, dont je recommande l'imitation à mes enfants, fut dressé.

Nous nous sommes mariés sans communauté de biens, chacun n'ayant à réclamer que ce qu'il apportait. Je n'avais pas de fortune et Jane n'apportait que la petite pension que son père s'engageait à lui faire en déduction de sa part d'héritage. Ce fut l'affaire de quelques pages, mais non celle du notaire, car les frais furent très modérés.

Il fut décidé que nous continuerions à habiter cette moitié de l'appartement de ma mère que je m'étais réservée et que nous serions en pension chez elle. Jane accepta avec une soumission et une grâce parfaites le sacrifice de n'avoir pas un ménage à elle en se mariant. D'ailleurs, je n'avais pas à craindre de froissement entre elle et sa belle-mère. Par le fait de cet arrangement, notre chambre nuptiale a été une soupente si basse qu'il fallait être, comme nous, de modeste stature pour s'y tenir debout.

On était si pressé d'en finir que, bravant la double terreur qu'inspire à beaucoup de gens, même parmi les protestants, le vendredi et la date du 13, on fixa le mariage au *vendredi 13 mai 1840*, jour à jamais béni pour moi. C'était le premier jour que permettaient de choisir les publications légales, et le lendemain samedi est le jour des mariages dans la classe ouvrière. Ce motif l'emporta fort heureusement, car le lendemain ma sœur me faisait appeler.

Au sortir de la mairie, la bénédiction nuptiale

nous fut donnée à l'église de l'Oratoire par mon frère Frédéric, au milieu d'une très grande affluence d'amis. A cette époque n'existait pas encore à Paris le tyrannique usage de recevoir les invités au retour de l'église. Ce supplice fut épargné à ma mère et à nous, et, dès que Jane eut changé de toilette, nous partîmes. Ma sœur n'étant pas encore accouchée, je ne pouvais pas m'éloigner de Paris et j'avais dû me contenter de faire arrêter une chambre chez un modeste restaurateur à Passy, près du château de la Muette, à l'entrée du Bois de Boulogne. C'est là que je conduisis ma femme après nous être arrêtés à la compagnie d'assurance dite « l'Union », pour me permettre de signer un contrat d'assurance sur ma vie, par lequel ma femme devait recevoir 25,000 fr., si elle me survivait.

La soirée était magnifique et nous fîmes une charmante promenade dans le Bois.

Dès le lendemain matin, ma mère vint m'annoncer que ma sœur me réclamait et je dus laisser ma pauvre femme enfermée dans sa chambre. Heureusement, Marie ne tarda pas à me rendre ma liberté et je pus, dans l'après-midi, rejoindre Jane. Dès le lendemain, nous étions de retour à Paris dans notre appartement, qu'à juste titre nous préférions à l'auberge où nous étions allés nous cacher après notre mariage. C'est ainsi que, sous la bénédiction de

Dieu, Jane et moi avons commencé à marcher dans cette route que nous devons parcourir ensemble pendant quarante-cinq ans.

## II

J'ai déjà dit en quelques mots ce qu'était Jane jeune fille. J'ai maintenant à dire ce qu'elle a été comme mère de famille. Il ne faut pas se dissimuler qu'en se mariant, Jane entrait dans une vie sérieuse, dont étaient exclus les plaisirs du monde, et qui, dès le début, fit peser sur elle une grave responsabilité. Elle était unie à un médecin sans fortune que ses occupations tenaient éloigné de chez lui la plus grande partie du jour, et qui était obligé d'abandonner à sa femme la direction de sa famille et de sa maison.

Jane a suffi à sa lourde et souvent douloureuse tâche. Nous allons voir comment elle l'a accomplie et ce qu'ont été chez elle l'épouse et la mère de famille chrétienne.

C'est dans la communion constante avec son Sauveur qu'elle a puisé la force de remplir ses devoirs

tout en supportant des souffrances qui ont augmenté avec les années.

Jane était aimante. L'amour pour Dieu et pour son prochain a été le mobile de toute sa vie. Elle avait un tempérament essentiellement nerveux. Son extrême impressionnabilité eut une fâcheuse influence sur sa santé, qui fut toujours délicate. Les émotions quelles qu'elles fussent, gaies ou tristes, se traduisaient chez elle par la souffrance et surtout par des maux de tête auxquels elle fut sujette toute sa vie.

Cet état maladif habituel, qui aurait pu être l'excuse d'un caractère morose, ne l'empêchait pas de conserver cette gaieté de caractère dont j'ai parlé plus haut et qui était un de ses grands charmes. Cette gaieté éclatait parfois en saillies qui provoquaient de bons rires. Avec cela, quelque chose d'imprévu dans l'expression des idées ; des mots venus on ne sait d'où ; les comparaisons les plus étranges et les plus justes du monde ; la manie de trouver à certaines personnes des ressemblances avec des têtes d'animaux et de leur infliger des surnoms qui leur restaient : *le kangourou égaré*, *l'alouette plumée* et tant d'autres, sont des surnoms qui n'ont pas été oubliés dans la famille.

Cette gaieté de caractère s'alliait parfaitement chez elle avec la bonté. Faire de la peine à quelqu'un

était une souffrance pour elle ; elle aimait mieux supporter les négligences dont parfois elle était victime de la part de ses domestiques que de gronder. Je me souviens qu'un jour une parole un peu vive lui ayant échappé en présence d'une de ces négligences, elle n'eut de repos qu'après avoir témoigné ses regrets à la domestique, non de l'avoir grondée (elle le méritait), mais de l'avoir reprise trop vivement.

Si Jane n'aimait pas à faire de la peine, par contre elle éprouvait un besoin constant de faire plaisir et de rendre heureux ceux qu'elle pouvait atteindre. Ses souffrances, bien loin de la rendre égoïste, la poussaient, au contraire, à s'occuper de soulager les souffrances des autres. Elle avait hérité de ses parents une trentaine de mille francs, qui, placés avantageusement par moi et augmentés de quelques petites sommes provenant de mes économies, avaient fini, pendant les quinze dernières années de sa vie, par lui constituer un revenu de 41 à 42,000 fr., sur lequel elle prélevait environ 1500 fr. pour son entretien. Elle employait le reste en aumônes, dons pour l'avancement du règne de Dieu et cadeaux à ses enfants et petits-enfants, à ses parents en Angleterre et à ses amis. Elle ne voulut jamais entendre parler d'augmenter son revenu par des économies et prenait à tâche de le dépenser en tota-

lité, sans jamais s'endetter. Quoique n'allant pas dans le monde et ne dînant en ville que lorsqu'une fête l'obligeait à céder aux instances d'un membre de la famille, elle ne se renfermait pas dans sa solitude. Elle aimait, autant et même plus que sa santé ne le permettait, à s'entourer de ses enfants, des membres de ma famille, ou de quelques amis privilégiés, soit pour partager un modeste dîner, soit dans des soirées qu'elle avait le don d'animer.

Elle recevait le mardi les nombreux amis qui tenaient à la voir, tout en sachant qu'ils n'avaient pas de visites à attendre d'elle ; ces réceptions avaient souvent lieu au prix de grandes souffrances, mais personne n'aurait pu s'en douter à en juger par son gracieux accueil et le doux sourire qui l'accompagnait. Il fallait qu'elle fût retenue au lit par ses maux de tête pour qu'elle permît de fermer sa porte. Le jeudi était consacré à ses enfants et petits-enfants présents à Paris. Trop nombreux pour être tous réunis, les Charles et les Théodore alternaient. Les plus jeunes des petits-enfants venaient passer quelques heures chez nous dans la journée et prendre part à un lunch que leur grand'maman avait soin de faire préparer à leur goût ; les aînés avec leurs parents venaient dîner. Indépendamment de ces réunions de famille, Jane trouvait moyen de recevoir, soit à sa table, soit dans son salon, des

jeunes gens et des jeunes filles auxquels elle s'était attachée. Elle profitait parfois de ces réunions pour distribuer à ses jeunes amis de petits cadeaux dont la principale valeur était de témoigner de l'affection maternelle de Jane pour eux. Pendant un hiver, elle eut toutes les semaines une réunion de couture pour les jeunes filles. Elle avait organisé, au moyen de tréteaux et de planches, une table, recouverte d'un tapis vert, assez longue pour donner place autour d'elle à une trentaine de jeunes filles travaillant pour des œuvres de charité pendant que je leur faisais une lecture. On se souvient encore des jolies fêtes données par Jane, dans les maisons de campagne où nous nous installions pendant les vacances.

La vive intelligence dont Jane était douée n'avait pas été cultivée suffisamment pendant sa jeunesse. Elle était née musicienne et aurait pu devenir une pianiste distinguée, si ce talent, comme beaucoup d'autres, n'avait pas été négligé par ses parents. La musique a conservé, pendant toute sa vie, un puissant attrait pour elle. Elle pouvait passer des heures entières à son piano, déchiffrant et souvent improvisant sans se lasser, lorsque ses occupations lui permettaient ce plaisir. Entendre une bonne musique a toujours été pour elle une grande jouissance.

Les lacunes de son éducation avaient eu pour

résultat que la science et la politique étaient lettres closes pour elle, mais elle s'intéressait à tout ce qui mettait son cœur en jeu. De là une naïveté et une modestie qui augmentaient son charme. De là aussi des conversations d'où étaient bannies les futilités et les vanités de ce monde, mais où elle laissait parler son cœur. Elle s'attachait à donner de bons conseils à ceux qui avaient le privilège de la voir et qui ne la quittaient pas sans emporter de leurs entretiens avec elle une impression salutaire.

Jane aimait le jeu pour lui-même sans qu'il fût jamais question de gain ou de perte d'argent. Elle y apportait sa naïveté, mais aussi, malgré son ignorance du jeu, une ardeur qui m'obligeait parfois à la laisser gagner, si j'avais trop de bonheur à une partie de bésigue ou de dominos. Si elle s'apercevait de mes bévues volontaires, elle s'indignait contre moi ; mais elle ne tardait pas à racheter sa vivacité par un redoublement de tendresse. Que de bons rires elle a provoqués par ses fautes et ses exclamations, lorsqu'elle prenait part à une partie de whist ou de dominos à quatre !

Je laisserais dans l'ombre un des traits les plus marquants du caractère de Jane, si je ne mentionnais son amour, on pourrait dire sa passion pour la propreté. Celle-ci lui était plus indispensable que la nourriture. Elle la recherchait et l'entretenait avec

un soin continuel et presque exagéré, non seulement sur son exquise personne (quoiqu'elle ne prit jamais de bains que sur l'ordre du médecin), mais aussi dans sa famille et dans sa maison. Elle avait une véritable horreur de la poussière, et quoiqu'elle eût stylé sa femme de chambre à la poursuivre partout, elle ne se couchait qu'après avoir essuyé elle-même le bois de notre lit, la table et les livres dont elle devait faire usage à son réveil. Pendant sa dernière maladie, elle se faisait remplacer par moi, pour ces soins minutieux. Par crainte que son lit ne fût pas fait aussi proprement qu'elle le désirait, elle préférait ne le laisser faire à fond que lorsque cela était absolument nécessaire, et c'était avec mon aide qu'elle réparait le matin les petits désordres causés pendant la nuit à ce lit qui, du reste, ne se composait que d'un sommier et d'un matelas. J'ai souvent souri à l'idée qu'on serait étonné en voyant ma femme et moi faisant notre lit. Ces principes de propreté absolue, elle s'est toujours appliquée à les inculquer à tous les siens et n'a jamais compris qu'il fût possible de ne pas chercher à conserver sans tache le corps aussi bien que l'âme et l'esprit.

Elle avait une autre passion : celle de l'activité. Elle m'en donna la preuve dès la première année de notre mariage. Mes comptes, pendant que j'étais garçon, avaient été fort mal tenus : Jane, dès le

début, me déchargea non seulement de mes comptes de clientèle, mais aussi de l'examen de ceux que me présentait le banquier chez lequel je versais mes économies. Douée d'une grande aptitude pour les questions financières, Jane qui, dans sa jeunesse, n'avait à s'occuper, en fait de finances, que de ce que pouvait contenir sa pauvre bourse, étudia, sous la direction de mon frère Valdemar, courtier d'assurances maritimes, la tenue des livres en partie double, et profita si bien de ses leçons qu'elle ne tarda pas à devenir une teneuse de livres distinguée. Elle était, avec raison, très fière de son *Journal* et de son *Grand Livre*. En même temps, elle réparait mes négligences dans l'envoi de mes notes de clientèle, qu'elle rédigeait, afin que je n'eusse qu'à poser les chiffres et ma signature; puis elle en surveillait l'envoi. Si, lorsque bientôt je la rejoindrai, mes enfants, en examinant mes livres de compte, sont satisfaits de leur tenue, qu'ils sachent que c'est en grande partie à leur mère qu'ils devront être reconnaissants de la bonne gestion des économies que Dieu m'aura permis de leur laisser.

Jane ne reculait devant aucun travail, lorsqu'il s'agissait de me venir en aide. Je dois à sa mémoire d'en consigner ici une preuve touchante. Lors de la fondation de la Société de chirurgie en 1843, je fus nommé secrétaire. Je rédigeais les volumineux

procès-verbaux de nos séances hebdomadaires. A cette époque, il n'était pas question d'imprimer, comme maintenant, ces procès-verbaux; il fallait les transcrire dans un registre après leur adoption par la Société. Jane voulut se charger de ce travail très considérable. Un gros registre, écrit tout entier de sa main, a été perdu : perte irréparable, car ces premiers travaux, fort importants, n'ont pas été imprimés. Je le regrette tout particulièrement, parce qu'ils rappelaient l'infatigable activité de Jane.

Elle tâcha de combler en partie les lacunes de son éducation par la lecture de livres sérieux. Vinet a été un de ses auteurs favoris. Elle lui a joint Thiers, Lamartine, Sainte-Beuve, etc. Elle notait dans un carnet les passages et les pensées dont elle désirait garder le souvenir, se défiant de sa mémoire, qui n'était pas bonne, d'autant plus qu'elle lisait vite. Lorsqu'elle fut moins occupée, elle se permit la lecture de quelques romans, mais elle les feuilletait plutôt qu'elle ne les lisait.

Jane a toujours éprouvé le besoin de travailler de ses mains quand ses autres occupations lui permettaient de prendre son aiguille. Dans les premières années de notre mariage, la confection et l'entretien des vêtements de ses enfants, la réparation de son linge et du mien absorbèrent tout le temps dont elle pouvait disposer. Lorsque plus tard elle fut délivrée

de ce genre de travail, elle s'occupa très activement de broderies, de tricots et de tapisseries à l'usage de ses enfants, de ses neveux et nièces et de ventes de charité. Même pendant nos repas en tête-à-tête, lorsque nous n'avions plus nos enfants autour de nous, elle employait à tricoter les loisirs que lui créait sa trop brève participation à ces repas.

Jane avait une manière à elle de s'habiller et de se coiffer. Elle ne suivait pas la mode et se laissait guider par le goût exquis dont elle était douée, dans les instructions qu'elle donnait à sa couturière pour la confection de ses robes. Celles-ci furent toujours de soie noire depuis le jour où Dieu fit pénétrer le deuil dans notre famille, à moins que l'usage de la laine et du crêpe ne lui fût imposé par une nouvelle perte. Lorsque la chute de ses beaux cheveux châtains, accélérée par ses souffrances, l'obligea à porter un bonnet, elle inventa, de concert avec sa modiste, M<sup>me</sup> Vallée, ce bonnet en tulle noir qui la coiffe dans son portrait et qui encadrerait si bien sa jolie figure<sup>1</sup>.

Ses chapeaux avaient une forme particulière, mais toujours de bon goût. On était généralement

<sup>1</sup> Ce portrait est la reproduction agrandie et retouchée d'une des rares photographies qu'elle a consenti à laisser prendre d'elle. Dans ses dernières années, elle s'est obstinément refusée à poser de nouveau.

frappé de sa mise élégante et originale. Elle s'imposa toute sa vie, comme un devoir envers son entourage, d'être bien mise dès le matin, à moins qu'une indisposition ne justifîât l'emploi d'une robe de chambre.

Jane était exacte, et l'ordre était pour elle un véritable besoin. Elle l'avait établi, dès le début de notre mariage, dans la tenue de son ménage et l'a toujours maintenu dans notre vie de famille. Elle a regardé comme un devoir envers ses enfants de leur faire prendre des habitudes d'ordre et d'exactitude, et son exemple, plus encore que ses recommandations, a beaucoup contribué à lui assurer le succès. Jamais elle ne m'a causé cette contrariété résultant du manque d'exactitude, qui exerce une si fâcheuse influence sur le bonheur domestique : elle était toujours, en tant que cela a dépendu d'elle, prête à l'heure fixée pour les repas ou pour une sortie.

En examinant après sa mort ses papiers, ses nombreux carnets, son bureau, etc., j'ai pu admirer à quel degré elle avait poussé l'art de tout maintenir en ordre.

Un cœur et une imagination tels que ceux dont Jane était douée devaient donner à son esprit une tournure poétique qui s'est manifestée dès son enfance, mais qui, faute de culture, ne s'est pas développée. Cependant Jane m'a plusieurs fois adressé de petites poésies anglaises qui dénotaient plus de

cœur et d'esprit que d'art poétique. Je ne les signale que pour ne rien omettre de ce qui peut faire connaître la tournure de son esprit.

L'étude de la Bible a toujours été la principale affaire dans la vie de Jane. Quelque surchargée qu'elle fût d'occupations, elle trouvait toujours moyen de réserver un temps plus ou moins long pour cette étude dans laquelle elle s'aidait des passages parallèles qu'elle trouvait indiqués dans sa Bible elle-même, et de divers commentaires. Lorsque la diminution de ses occupations lui permit de disposer de sa matinée, elle la consacra à cette étude. En général, ses nuits étaient troublées par ses maux de tête et elle se réveillait à cinq ou six heures du matin. C'était du reste son désir, et la demande qu'elle faisait à Dieu le soir en se couchant. Elle luttait alors contre l'envie de se rendormir, et lorsqu'elle avait bien secoué le sommeil, elle priait, sans se lever, pour elle-même et pour tous ceux qui lui tenaient au cœur. Ils étaient nombreux. La prière d'intercession a toujours tenu une grande place dans les *conversations* de Jane avec son Sauveur, et, comme on le verra plus loin, un de ses regrets, sur son lit de mort, fut de n'avoir plus la force de prier pour les autres. Elle allumait alors sa lampe si le jour n'était pas suffisant, et, tirant à elle la *table de lit* sur laquelle elle avait mis le soir les livres

dont elle aurait besoin le matin, elle se mettait à étudier sa chère Bible, une Bible in-quarto que je lui avais donnée lors de notre mariage. Les notes dont sont chargées les marges de cette Bible, qu'elle a léguée à son fils Léon, attestent le zèle qu'elle apportait à cette lecture. Elle avait l'habitude, lorsqu'elle était levée, de transcrire dans un carnet consacré à cet usage les passages qui l'avaient particulièrement frappée. C'est dans ce carnet que j'ai trouvé le passage qui a été mis au bas des lettres de faire part de sa mort et gravé sur son tombeau :

« Je remets mon esprit en ta main : tu m'as racheté, ô Éternel ! » Ps. 36, 6.

Ce passage est accompagné de cette note : *Pour mon tombeau.*

Lorsqu'elle était trop souffrante pour faire sa lecture à son réveil, elle la faisait dans la journée, dès qu'elle se sentait mieux. Il était résulté pour elle de cette étude constante une telle connaissance de la Bible, que si je lui citais un passage, il était rare qu'elle ne pût indiquer d'où il était tiré. Peu de temps après l'époque où fut introduit l'usage des almanachs à effeuiller, contenant un fait historique pour chaque jour, Jane eut l'idée de faire un almanach à l'usage des chrétiens, en remplaçant l'éphéméride par un passage de la Bible. Elle acheva ce

travail et l'offrit à un de nos libraires protestants, qui ne crut pas devoir en tirer parti. Le manuscrit fut même égaré, au grand regret de Jane et au mien. Cette idée de Jane a été plus tard reprise et mise en pratique.

Son carnet biblique lui était utile pour accomplir une œuvre dont elle avait pris la douce habitude : envoyer à ceux qu'elle aimait, lors des anniversaires que lui rappelait son pain quotidien, une carte contenant un passage approprié à la circonstance. Plusieurs de nos amis m'ont dit avec émotion qu'ils avaient conservé ces témoignages de l'affection de Jane pour eux.

A l'époque de mon mariage, j'avais obtenu, par le concours, les places de professeur agrégé à la Faculté de médecine de Paris et de chirurgien des hôpitaux de Paris, places auxquelles se bornait mon ambition. Dès que je fus en possession de ma Jane, je n'eus plus qu'un seul but : pourvoir par ma pratique en ville à l'entretien de ma femme et de mes enfants, si Dieu m'en accordait. J'ai déjà dit avec quel admirable dévouement Jane m'a secondé dans cette tâche. Mais ce ne fut pas la seule ni la plus importante qu'elle accomplit en devenant ma femme : elle a été, sous la bénédiction de Dieu, l'agent de mon salut et de celui de mes enfants. J'étais, lorsque je me suis marié, très peu affermi dans mes prin-

cipes religieux, et ma grande clientèle m'exposait à les oublier. Jane, par son exemple et par sa douce influence, m'a peu à peu raffermi dans ma foi. Je tremble à l'idée de ce que je serais devenu si je m'étais uni à une femme aussi faible que moi.

Dès le début de notre mariage, Jane établit le culte domestique dans notre maison, et presque jamais nous ne nous sommes couchés sans avoir prié ensemble. Jane a enveloppé ses enfants non seulement de ses soins maternels, aussi judicieux qu'éclairés, mais aussi et surtout de ses ferventes prières, et c'est grâce à elle que je puis compter sur le moment où nous irons la rejoindre dans cette cité céleste où elle nous attend.

Cette immense bénédiction qui, après avoir assuré le bonheur de nos vieux jours, malgré nos épreuves, me permet maintenant d'attendre en paix le moment du revoir, est due principalement à l'influence que Jane a exercée sous la bénédiction de Dieu sur ses enfants et à sa fidélité à prier pour eux. Jamais elle n'a cherché à leur imposer ses convictions religieuses, et c'est par son exemple plutôt que par ses conseils et ses instructions, qu'elle a cherché à agir sur eux. Elle saisissait toutes les occasions de prier avec eux : avec l'un, c'était à l'occasion d'une faute commise ; avec l'autre, au moment d'aller au Lycée *composer* en version ou en thème ;

avec tous, pour rendre grâce au sujet d'une bénédiction ou d'une délivrance.

Jamais son devoir envers ses enfants ne fléchit devant sa tendresse pour eux. Je ne citerai que deux exemples de cette admirable fermeté. Notre fils aîné, qui était notre joie, fut pris un matin, à l'âge de trois ans, d'un accès d'obstination, au moment où je partais pour ma visite à l'hôpital. Je recommandai à Jane de ne le lever que quand il aurait cédé. La lutte, que je croyais devoir finir au bout d'une heure ou deux, dura trois jours, pendant lesquels ce cher petit enfant fut maintenu dans son lit. Jane, malgré sa désolation, m'encouragea à persévérer dans ce que je regardais comme un devoir envers mon fils. William a été depuis un modèle de docilité et de sagesse pour ses frères et sa sœur.

Notre second fils, à l'âge de huit à dix ans, s'insurgea contre son précepteur, dont il était mécontent, et ne voulut plus lui dire bonjour. Sa mère, qu'il adorait, n'ayant pas pu obtenir de lui qu'il renonçât à cette prétention, lui déclara qu'il resterait dans sa chambre et qu'il ne reviendrait auprès d'elle que quand il aurait dit bonjour à son précepteur. La lutte encore cette fois fut longue; Jane, dans l'intervalle, tomba malade et fut obligée de garder le lit. Le précepteur, qui était M. Korne-

mann (resté, depuis sa sortie de chez nous, notre fidèle ami), prit peur et vint supplier Jane de lever la consigne, mais elle tint bon et l'enfant ne fut admis auprès d'elle qu'après s'être soumis. Ici encore, la fermeté de Jane fut récompensée par la docilité dont Frédéric fit preuve pendant le reste de son enfance.

Pour ce qui regarde les plaisirs du monde, le théâtre et les bals, Jane, tout en s'en abstenant, ne voulut jamais imposer cette abstention à ses enfants et les laissa libres de faire ce que leur conscience leur dicterait. Je suis convaincu que si ces plaisirs ont eu si peu d'attrait pour eux, il faut l'attribuer en grande partie à l'amour qu'ils avaient pour leur mère.

Douée comme Jane l'a été, au physique comme au moral, elle était exposée à se laisser dominer par l'orgueil et la vanité : Dieu l'a préservée de ce danger, comme il le fit pour l'Apôtre, au moyen d'une « écharde dans sa chair », à savoir l'idée fixe, aussi étrange que fausse, qu'elle n'était pas faite pour plaire. Tout ce qu'on alléguait pour lui prouver qu'elle avait, au contraire, le don de charmer tout le monde, tous les raisonnements ne purent jamais la guérir de cette fausse appréciation d'elle-même. A Hull, au retour des bals où elle avait été la reine, elle s'affligeait d'avoir été si peu digne des hommages

qui lui avaient été prodigués. Après notre mariage, j'ai longtemps espéré que ma tendresse, l'affection sans bornes de ses enfants, celle que lui témoignaient ma famille et la sienne, et ses nombreux succès, j'ai presque dit ses conquêtes, amèneraient la guérison de cette étrange maladie qui était la source de souffrances continuelles. Hélas ! il n'en fut rien, et le mal ne fit que s'accroître avec les années. Elle dont l'aspect, malgré ses soixante-dix ans, était encore si captivant, au point de frapper et de charmer ceux qui ne l'avaient rencontrée qu'une fois, s'estimait elle-même repoussante à voir et aurait volontiers supprimé, si cela eût été possible, l'usage des miroirs, afin de s'éviter l'impression pénible que lui causait son image dans une glace. Cette impression, elle était portée à la supposer chez les autres et parfois elle allait jusqu'à s'imaginer qu'elle apercevait chez son mari, ses enfants, ses petits-enfants mêmes, de la répugnance à l'embrasser.

Cette triste et douloureuse maladie, contre laquelle, grâce à Dieu, Jane luttait par la prière, a contribué à lui faire prendre l'habitude de rester chez elle, habitude d'ailleurs bien justifiée par les épreuves qu'elles a subies. Elle se borna à ses relations de famille et à quelques visites motivées par le désir de porter elle-même des félicitations, des consolations ou des encouragements à ceux qu'elle aimait ou

auxquels elle s'intéressait. Quoique retirée du monde, Jane n'en fut pas moins recherchée et reçut de nombreuses visites, toujours accueillies avec cette chaleur de cœur qui était inhérente à sa nature. Personne n'aurait pu se douter que, par suite de sa fausse opinion d'elle-même, Jane avait souvent à faire un violent effort, accompagné d'ardentes prières, pour surmonter sa répugnance à se laisser voir. De là, un sentiment profond d'humilité dont l'expression sur son visage en augmentait le charme. Plus elle tenait à se cacher et plus on tenait à la voir.

### III

J'ai tâché, dans ces pages, de faire connaître la femme que Dieu m'avait accordée et la mère que mes enfants ont eu le rare privilège de posséder. Pour compléter ces souvenirs, j'ai encore à retracer sommairement les faits qui se sont passés pendant les quarante-cinq ans de notre union, et à raconter comment Jane a quitté ce monde.

Treize mois après notre mariage naissait notre premier fils William, au prix de longues et vives

souffrances pour sa mère, — comme cela a été le cas, hélas, pour presque tous nos enfants. L'admirable courage et l'inébranlable patience de Jane pendant ces douloureuses épreuves me remplissent encore d'attendrissement et de reconnaissance.

Treize mois et demi après la naissance de William, Jane me donnait mon second fils : Frédéric.

L'attente d'un troisième enfant, quelques mois après, nous força, faute de place, à quitter l'appartement du faubourg Saint-Martin, où nous avions débuté dans notre vie conjugale. Ma mère alla demeurer rue Martel et je m'installai avec ma famille, rue Bleue, dans une maison qui faisait face à la rue de Trévise et qui, plus tard, a été détruite pour permettre la prolongation de la rue Trévise jusqu'à la rue Lafayette. C'est là qu'est né Charles en 1843.

L'année suivante, en prévision d'une nouvelle augmentation de famille, nous nous sommes transportés place Lafayette, au numéro 114. C'est dans cet appartement, où je demeure depuis quarante-et-un ans, que sont nés mes quatre derniers enfants, que sont morts mes fils Arthur et Frédéric, mon beau-père M. Good et Jane; c'est là que, après avoir été entouré de ma femme et de mes sept enfants, je demeure aujourd'hui seul, attendant le moment du repos et du revoir. C'est là que se sont passés les principaux événements de notre vie de famille.

En 1845, — nous avions alors quatre fils : William, Frédéric, Charles et Arthur ; — Mary-Ann, qui ne s'était pas mariée, vint, à ma demande, demeurer avec nous pour aider Jane dans les soins à donner à ses enfants. Elle apporta, dans l'accomplissement de cette tâche, un dévouement sans bornes.

M. et M<sup>me</sup> Good avaient pris l'habitude de venir presque tous les ans faire un séjour à Paris pour voir leurs filles et leurs petits-enfants. En 1849, M<sup>me</sup> Good mourut à Paris et fut enterrée dans un caveau que je m'étais fait construire dans le cimetière Montmartre, pour nous et nos enfants. Après sa mort, Mary-Ann se dévoua à son père et nous quitta pour aller avec lui habiter de nouveau Copenhague. M. Good avait laissé à son fils sa maison de commerce à Hull et obtenu pour lui la succession à son titre de consul général de Danemark.

En 1859, sur mon invitation, M. Good et Mary-Ann vinrent occuper notre appartement à Paris. C'était l'époque des vacances, que, selon notre habitude, nous passions dans une petite maison de campagne louée à Villemomble près Paris, et notre appartement en ville était vacant. M. Good, pris d'une fluxion de poitrine, mourut chez moi et fut enterré dans le même caveau que sa femme.

Mary-Ann, retournée seule à Copenhague, y est morte en 1860.

Pendant les vingt premières années de notre mariage, Dieu n'a pas cessé de nous accorder la prospérité terrestre. A l'exception du vif chagrin que nous avons éprouvé de la mort subite d'Arthur à l'âge de dix-huit mois, pendant que Jane était en couche de notre précieuse Gertrude, nous n'avons guère eu pendant ces vingt ans que des sujets de rendre grâce à Dieu pour des joies et des délivrances.

J'étais un des praticiens les plus occupés de Paris, et le placement heureux de mes économies m'avait délivré des soucis que je pouvais avoir, au début de mon mariage, pour l'avenir de ma femme et de mes enfants. Jane, remise des fatigues de ses grossesses répétées et n'étant plus en âge d'avoir d'autres enfants, je pouvais espérer pour elle une douce vieillesse. Mais c'est alors que Dieu jugea bon de nous dispenser les épreuves qui ont troublé le soir de notre vie.

En 1860, le second de nos fils, Frédéric, mourut à l'âge de dix-huit ans, d'une maladie ordinairement légère, les oreillons, mais qui chez lui prit la forme ataxique. Il communiqua la maladie à ses deux frères, William et Charles, qui ne furent pas même alités, tandis que lui mourait le 14 août, en nous laissant la preuve qu'il était prêt à répondre à l'appel de son Sauveur. Cette mort triomphante a

été rappelée dans une courte notice que j'ai publiée<sup>1</sup>, en y joignant une touchante lettre adressée par Jane aux mères chrétiennes, qui avait paru dans les *Archives du Christianisme*. J'ai lieu de croire que la mort de Frédéric a été en bénédiction à plusieurs jeunes gens. Pour remettre la santé de Jane, ébranlée par cette épreuve, je la conduisis au bord de la mer, à Beuzeval, avec Charles, Gertrude et Léon.

Notre seconde épreuve, plus douloureuse encore et plus foudroyante que la première, fut la mort de William, notre fils aîné, qui semblait appelé à être la gloire de nos vieux jours. Ce cher garçon qui, dès sa tendre enfance et pendant ses études classiques à Paris, ne nous avait jamais causé que de la joie, avait choisi la carrière pastorale et était entré dans la Faculté libre de Lausanne. Il y avait terminé ses études d'une manière non seulement brillante, mais propre à lui assurer, par sa conduite, l'affection et le respect de ses professeurs et de ses camarades. Dans le cours de ses études, il avait fait avec M. de Pressensé un voyage en Égypte, en Palestine, à Constantinople et à Athènes. J'avais jugé que ce magnifique voyage, fait avec un tel compagnon, ne

<sup>1</sup> *Derniers moments d'un jeune homme mort à l'âge de 18 ans*. Paris. Typographie de Ch. Meyrueis et C<sup>ie</sup>, rue des Grés, 11. 1863.

pouvait que lui être très utile, et Jane avait fait taire ses craintes dans l'intérêt de son fils. M. de Presensé s'était lié étroitement avec son jeune compagnon de voyage et, fidèle à sa mémoire, il venait chaque année, à l'anniversaire de sa mort, faire visite à Jane.

William désira compléter ses études par une année passée en Allemagne avant de commencer sa carrière pastorale et partit pour Berlin en novembre 1865. Le 1<sup>er</sup> janvier 1866 il déjeunait comme d'habitude, avec les apparences d'une bonne santé; mais dans la nuit du 1<sup>er</sup> au 2 janvier, par le fait d'une obstruction intérieure qui avait déterminé la rupture de l'intestin, il rendait subitement le dernier soupir, loin de nous, et sans avoir pu nous envoyer ses adieux, ne se doutant pas de la gravité de son état. Grâce à Dieu, nous savions que lui aussi était prêt à mourir. Une admirable et touchante lettre qu'il nous avait écrite peu de jours avant sa mort nous avait donné cette consolante certitude. Son frère Charles et son cousin Théodore rapportèrent de Berlin son corps, qui fut inhumé dans le caveau où Frédéric avait été déposé après sa grand-mère et son grand-père.

La mort de William fut un deuil non seulement pour nous, mais aussi pour tous ceux qui l'avaient connu: pour l'Union des Églises libres de France

qui fondait de grandes espérances sur lui; pour la Faculté libre de Lausanne qui était fière de cet élève, et pour ses camarades qui lui avaient conservé une grande affection. L'un d'eux, M. Bernus, maintenant pasteur à Bâle, avait été particulièrement lié avec William et rédigea, en souvenir de lui, une touchante notice<sup>1</sup>. Il y joignit deux travaux remarquables de William, présentés par lui à la section vaudoise de la Société de Zofingue, en 1863 et 1864, l'un sur Paul-Louis Courier<sup>2</sup>, l'autre sur son voyage en Orient<sup>3</sup>.

Ce second choc fut accablant pour Jane, et en février, dès qu'elle put supporter le voyage, je la conduisis à Hyères avec Gertrude et Léon. Je la ramenai à Paris à la fin de mars, mieux portante et résignée, mais gardant son deuil dans le cœur.

L'année suivante eurent lieu deux mariages : le 15 février, celui de Gertrude avec son cousin Théodore Monod, et le 19 décembre celui de Charles avec Léonie Alliez ; à ce dernier mariage fut présenté notre premier petit-fils, né le 24 novembre.

<sup>1</sup> *William Monod*. Souvenir pour ses amis. Publié par la section vaudoise de la Société de Zofingue. Lausanne. Bridel. 1866.

<sup>2</sup> *Paul Louis Courier*. Étude littéraire.

<sup>3</sup> Constantinople, Athènes et Venise. Souvenirs de voyage.

Le bonheur de Charles et de Gertrude a été une puissante diversion au chagrin que Jane avait conservé dans son cœur depuis la perte de ses deux fils aînés. D'ailleurs elle n'a pas tardé à avoir plusieurs petits-enfants à aimer.

A la joie que nous ont donnée les mariages de Gertrude et de Charles, se sont ajoutées plus tard celle du mariage d'Ernest avec Hélène de Heimann, en 1874, et celle du mariage de Léon avec Hélène Renous, en 1877.

Gertrude s'est mariée à vingt et un ans, Charles à vingt-quatre ans, Ernest à vingt-six ans et Léon à vingt-cinq ans. Tous quatre ont épousé des cœurs aimants et aimés, mais dont la seule richesse était celle de leur affection. Dieu m'ayant accordé une fortune modeste, mais suffisante pour parer aux besoins de nos enfants en cas de nécessité, Jane et moi avons cru devoir assurer le bonheur de nos enfants sans avoir égard à l'argent et les marier jeunes. Nous pensions, et je pense encore, que les mariages faits dans ces deux conditions, sans parler des conditions essentielles de piété et de santé, présentent plus de chances de bonheur terrestre et éternel que ceux où prévalent les considérations mondaines.

Le bonheur causé par le mariage de Gertrude fut grandement augmenté par le fait que, grâce à un

arrangement pris par moi, Théodore, qui, lors de son mariage, était allé demeurer boulevard Magenta, 160, — devenu depuis le 124 — (il était au service de l'Église libre et pasteur de la Chapelle du Nord, fondée par son père), put, après un an, venir habiter la même maison que nous, à l'étage au-dessus de celui que nous occupions. Ainsi Gertrude rentra dans la maison où elle était née et reprenait ses relations constantes avec sa mère.

Ce voisinage, qui dura de février 1869 à octobre 1877, fut, pour les uns et les autres, une bénédiction particulière pendant les trois dernières années. En effet, à la fin de 1874, Théodore avait accepté (avec le plein assentiment de sa femme et celui de l'église qu'il desservait depuis onze ans) un appel du Comité de la Mission intérieure qui l'invitait à travailler, en qualité d'agent missionnaire, au réveil de la vie religieuse dans les églises de France. Ces fonctions l'obligeaient à de fréquentes et douloureuses séparations d'avec sa famille. Gertrude, qui en souffrait plus que personne, les acceptait avec une foi et une patience exemplaires. Son chagrin était le nôtre, et nous trouvions d'autant plus de douceur à la posséder sous notre toit. Hélas, elle dut le quitter à la fin de 1877. Son mari renonça au service de la Mission intérieure pour accepter (avec l'assentiment de Gertrude et le nôtre) le poste de pasteur de

l'Église réformée de Paris, qui lui était offert par le Consistoire. Il fut obligé d'aller demeurer dans sa lointaine paroisse, celle de Sainte-Marie, et prit un appartement quai d'Anjou, 23.

Une compensation au chagrin de notre séparation d'avec Gertrude et une de nos grandes joies à cette époque fut le double succès de Charles, nommé au concours professeur agrégé à la Faculté de médecine de Paris en 1875 et chirurgien des hôpitaux de Paris en 1877.

C'est aussi pendant cette période et au cours d'un même printemps, celui de 1874, que le deuil entra pour la première fois au foyer de nos enfants : chez les Théodore (le 9 mai) par la mort de leur beau petit Marcel, âgé de sept mois; chez les Charles (le 3 juin) par la perte de leur délicieuse Isabelle, qui touchait à sa troisième année. Le cœur de Jane, frappé dans sa double affection de mère et de grand'mère, en reçut une blessure profonde.

D'autres petits-enfants sont venus s'ajouter à notre trésor. Jane en avait dix-neuf à aimer. Il en est né deux depuis lors. Quand je considère mes vingt et un petits-enfants, tous richement doués dans leur santé et leur intelligence, j'ai tout lieu d'être reconnaissant.

J'attribue en partie ce bien-être au séjour annuel

à la campagne, pendant les vacances, que nous nous sommes efforcés de leur procurer, comme nous l'avions fait autrefois pour nos enfants.

En effet, depuis que Dieu nous a donné des enfants, nous avons tâché, tant dans l'intérêt de leur santé que dans celui de la nôtre, de leur faire passer l'été à la campagne. Deux fois d'excellents amis et clients mirent leurs maisons de campagne inoccupées à ma disposition. C'est ainsi que nous avons passé un été dans la propriété de M. Seydoux, à Chaumontel, sur la lisière de la forêt de Chantilly, et que nous sommes allés nous installer une autre année dans la ravissante propriété des Ormeaux, près de Genève. M. et M<sup>me</sup> Alphonse Favre avaient mis à notre disposition non seulement leur maison de campagne, mais aussi leurs domestiques et leurs voitures, et avaient donné l'ordre que la table fût servie comme pendant leur présence. Ces chers amis vinrent nous rejoindre au bout d'un mois, et nous retinrent auprès d'eux pendant le reste de la belle saison. Ce fut un heureux temps.

Notre première installation à la campagne, à nos propres frais, eut lieu à Seine-Port, dans une maison appartenant à une artiste dramatique bien connue, M<sup>lle</sup> Déjazet. Mais, comme mes occupations exigeaient que notre séjour à la campagne fût près de Paris et d'un loyer en rapport avec mes res-

sources, j'établis ma famille très modestement à Nanterre ; plus tard, ma famille augmentant avec mes revenus, nous nous transportâmes à Ville-moble, où nous avons passé d'heureuses années, dont le souvenir a été rappelé par une jolie poésie de Théodore, intitulée: *Les fleurs de Villemoble*, que Jane aimait beaucoup. C'est là que nous avons pu recevoir mon frère Frédéric, malade, pendant l'été qui a précédé sa mort. Nous fûmes chassés de Villemoble par la néfaste guerre de 1870, pendant laquelle notre maison fut bombardée, puis sac-cagée, plutôt par les habitants que par les Prussiens.

Nous restâmes à Paris pendant le siège. Léon demeurait avec nous. Théodore et Gertrude occu-paient leur appartement au-dessus du nôtre, mais sans leurs enfants, alors au nombre de trois, partis, avec deux bonnes, pour La Rochelle. Ils y reçurent, de la part de notre parent le pasteur Good et de sa femme, fille de Frédéric Monod, une hospitalité que l'on comptait devoir durer quelques semaines et qui se prolongea pendant huit mois. Théodore, parti de Paris comme aumônier de l'ambulance « Anglo-Américaine », et qui fut témoin du désastre de Se-dan, rentra en ville au moment où les communi-cations avec le dehors allaient être interceptées. Il fit alors partie, ainsi que Gertrude et Léon, du vaste service de secours aux blessés et aux malades,

organisé par la charité protestante dans les divers quartiers de Paris, notamment dans les bâtiments encore inoccupés du collège Chaptal. Ernest était en province comme infirmier, plus tard comme aumônier, d'une ambulance partie de Paris. Ma nièce Sarah, fille de mon frère Adolphe, et mon neveu Alfred, fils de mon frère Valdemar, faisaient partie, avec mon neveu Gabriel, fils de mon frère Édouard, de « l'ambulance internationale 11 bis ». Gabriel a réuni quelques-uns de ses souvenirs dans le volume intitulé : ALLEMANDS ET FRANÇAIS, *Souvenirs de campagne*<sup>1</sup>.

Léopold Monod, frère de Théodore, l'avait remplacé comme aumônier de l'ambulance anglo-américaine, lorsque celui-ci était revenu s'enfermer dans Paris.

Émile, le plus jeune de ses frères, servait comme mobile dans l'armée du général Chanzy, où il fut blessé.

Charles, établi avec sa famille rue des Écoles, faisait son service dans les hôpitaux de Paris. Sa femme, accouchée, pendant le siège, de son fils Fernand, prit la scarlatine peu de jours après la naissance de ce second enfant, et fut sur le point de succomber par le fait de convulsions. L'enfant, pour

<sup>1</sup> Sandoz et Fischbacher, éditeurs. 2<sup>e</sup> édition. 1872.

lequel on ne put trouver une nourrice dans de telles circonstances, ne dut la vie, après Dieu, qu'au dévouement infatigable de sa grand'mère, M<sup>me</sup> Alliez, à la bonté d'une précieuse amie, dont j'avais été le médecin depuis son enfance, M<sup>me</sup> Rendu, et à celle de quelques religieuses, auxquelles Charles avait eu occasion de rendre service. Elles lui procurèrent du lait, rare et inestimable trésor dans ce moment-là !

Une nuit, par un froid très vif, Charles me fit savoir que les obus prussiens, qui jusqu'alors n'atteignaient pas son quartier, commençaient à pleuvoir autour de sa maison. Grâce au dévouement et au sangfroid de mon cocher, ma belle-fille encore alitée, son fils malade, et tout le reste de la famille purent être amenés, à deux heures du matin, sains et saufs de la rue des Écoles à la place Lafayette. Ils furent installés dans mon appartement et dans celui de Gertrude, qui céda son lit à sa belle-sœur. Dès le lendemain, un obus éclatait dans l'appartement de Charles. L'amour dont Dieu n'a pas cessé d'envelopper ma famille pendant la guerre et le siège de Paris, nous a permis d'atteindre le jour de la paix sans avoir à déplorer un accident, soit à Paris, soit en province, à l'exception de la blessure, relativement légère, de mon neveu Émile, qui, recueilli dans une ambulance à Blois, s'y trouva soigné par quelques-uns des plus fidèles amis de

notre famille. Dès qu'il fut possible de sortir de Paris, Charles conduisit sa femme, encore fort souffrante, avec sa fille et son fils, qui étaient dans un état presque désespéré, à Meynard, chez nos amis Bost. Grâce aux soins de ces excellents amis, au bon air et au régime fortifiant de Meynard, Léonie et Fernand recouvrèrent la santé.

Le 24 février 1871, Gertrude accompagna son mari à La Rochelle, d'où ils pensaient ramener leurs enfants, après avoir pris eux-mêmes quelques semaines de repos chez les Good; mais la Commune survint et Théodore rentra seul à Paris le 1<sup>er</sup> avril.

Le 7 avril, je conduisis Jane à Fontainebleau avec l'idée de la faire profiter, pendant un mois, d'un changement d'air qui lui était nécessaire après avoir été renfermée à Paris depuis l'automne de 1869 et avoir subi les privations et les angoisses du siège. Le 12 avril arriva Théodore, qui, grâce à mon neveu le D<sup>r</sup> Morin, avait pu s'échapper de Paris, laissant la chapelle du Nord aux soins de notre fidèle ami M. Leuzinger, au moment où un décret de la Commune rendait obligatoire le service militaire « pour tous les hommes de dix-neuf à quarante ans, mariés ou non ». Il repartit le 13 pour La Rochelle, d'où il nous ramena, le 22, sa femme et ses trois enfants.

Le règne de la Commune s'étant prolongé jusqu'au 28 mai et notre séjour à Fontainebleau nous plaisant beaucoup, je pris la détermination de le prolonger jusqu'à l'automne. Je fis venir mon landau et mes chevaux, et nous ne rentrâmes à Paris que le 2 octobre.

En 1872, je me décidai à louer à Savigny-sur-Orge un chalet pour Jane et pour moi, une autre maison pour Théodore et sa famille, et une troisième maison pour Charles et sa famille. Cette dernière maison, voisine de la nôtre, et dans laquelle se trouvaient une écurie et une remise, fut mise en communication avec notre chalet en perçant le mur du jardin, et c'est à Savigny-sur-Orge que nous avons passé tous les étés jusqu'à la fin de 1884.

Après quelques années, la maison louée pour Charles se trouva trop petite par le fait de l'augmentation de sa famille, quoique je l'eusse agrandie par la construction d'une vaste chambre. D'ailleurs, l'accroissement rapide des occupations de Charles lui imposait la nécessité de placer sa famille à la campagne à proximité de Paris, et il loua une maison à Eaubonne, dans la vallée de Montmorency. Je fus obligé néanmoins de continuer la location de la maison de Charles à Savigny, et même plus tard de l'acheter, pour m'assurer la possession d'une écurie et d'une remise à proximité du chalet, et le loge-

ment de mon cocher et de sa famille. Jane en profita pour faire venir deux fois Ernest et sa famille de Mazamet à Savigny pendant les vacances. Elle tint à prendre les frais de ces voyages à sa charge.

En 1874, à la suite de ses chagrins, de ses fatigues et de ses soucis pour les enfants que Dieu lui avait laissés, peut-être aussi sous l'influence du début de la maladie à laquelle elle devait succomber dix ans plus tard, la santé de Jane subit une grave atteinte. Arrivée fort souffrante à Savigny, le 9 juin, elle tomba sérieusement malade trois semaines après. Des douleurs aiguës de forme rhumatismale, dans les jambes, l'obligèrent à garder le lit, puis la chambre, jusqu'au mois de novembre, époque à laquelle je pus la transporter, non sans peine, à Paris. Elle ne fut en état de sortir qu'au printemps suivant. Elle eut une rechute dans l'automne de 1875 et fut désormais d'une santé chancelante.

En 1877, au mois de septembre, j'étais à Genève pour assister au Congrès de la Fédération britannique et étrangère pour le relèvement de la moralité publique, laissant Jane à Savigny, lorsque je reçus une dépêche me rappelant auprès de Gertrude. Elle était enceinte et occupait la maison que j'avais louée pour elle dans notre voisinage. Elle avait été prise d'une obstruction intestinale à laquelle elle faillit succomber et qui coûta la vie à l'enfant qu'elle por-

tait dans son sein. Celui-ci (*Philippe*), dont il avait fallu provoquer la naissance deux mois avant terme, mourut dès le lendemain (28 septembre).

La joie que nous causa la résurrection de notre Gertrude fut troublée, quelques mois après, par l'inquiétude que nous causa une nouvelle grossesse. Cette inquiétude n'était que trop justifiée, car, l'année suivante, Gertrude fut reprise des mêmes accidents et mourut le 12 septembre 1878. Cette fois, l'enfant lui survécut.

Il a fallu toute l'énergie dont Jane était douée et sa parfaite soumission à la volonté de Dieu pour qu'elle ne succombât pas à une pareille épreuve; mais la pensée de sa fille ne l'a plus quittée: elle vivait avec elle dans la journée, elle rêvait d'elle la nuit. L'idée qu'elle serait privée des soins de Gertrude quand elle serait malade, la tourmentait. Quoique Dieu lui ait accordé encore bien des bénédictions pendant les sept années qui se sont écoulées jusqu'au moment où elle a rejoint sa fille, Jane n'a plus connu de joies sans mélange et sa santé a été en s'affaiblissant. Quand Théodore, après en avoir consulté avec nous, se décida à se remarier (il épousa Miss Lindop à la fin de 1884), Jane, refoulant un chagrin trop naturel et qui ravivait toute sa douleur, fit bon accueil à celle qui entra ainsi dans la famille, lui prépara les voies auprès de ses enfants, parents

et amis, et, toute affligée qu'elle était, rendit grâce à Dieu de ce que les enfants de Gertrude étaient confiés aux soins d'une seconde mère, aussi éclairée que pieuse et dévouée.

## IV

Cependant le terme fixé par Dieu pour faire entrer Jane dans son repos approchait ; depuis ces dernières années, je suivais avec une inquiétude croissante le déclin de sa santé. Je soupçonnais chez elle l'existence d'une affection organique du gros intestin, à laquelle j'attribuais les souffrances habituelles dont elle se plaignait. On était tellement habitué autour de nous à voir Jane toujours malade, qu'on ne partageait pas mes inquiétudes. Elle contribuait d'ailleurs elle-même à entretenir ces illusions, tant elle savait surmonter et dissimuler sa faiblesse croissante.

C'est grâce à cette énergie qu'il nous fut possible, le 13 mai 1884, de fêter, pour la dernière fois, comme nous le faisons chaque année, l'anniversaire de notre mariage, en allant passer la journée en tête

à tête hors de Paris. Ce jour-là, nous passâmes l'après-midi dans les bois de Saint-Cloud et dinâmes chez un restaurateur de Ville-d'Avray. Ce *voyage de noce*, fait au moyen de notre coupé, fut favorisé par un temps magnifique. La veille et le lendemain, le temps l'eût rendu impossible.

Pendant le mois qui précéda notre départ pour Savigny, fixé au 19 juin, Jane eut à subir les inquiétudes causées par la maladie de sa sœur, M<sup>me</sup> Hassell, à laquelle elle était tendrement attachée, puis le profond chagrin de la perdre.

Le début de Jane à la campagne fut très pénible, tant par le fait des fatigues de l'installation que par la nécessité de mettre ma maison en état de recevoir, au mois d'août, Ernest, sa femme, ses trois enfants et ses deux bonnes, que Jane avait invités à venir pour la seconde fois passer les vacances auprès de nous.

Plus tard, le séjour des Ernest et le voisinage des Théodore pendant les vacances furent pour Jane une source de douce joie pour le cœur, mais de grandes fatigues pour la tête et pour le corps. Un jour, elle trouva moyen de réunir autour d'elle seize de ses petits enfants et leurs parents. Elle n'eut de repos réel qu'après le départ des Théodore et des Ernest au commencement d'octobre. Mais ce repos ne tarda pas à être troublé par les inquiétudes et le chagrin que lui causèrent la maladie et la mort

de M<sup>me</sup> Alliez, mère de notre belle-fille Léonie. M<sup>me</sup> Bost, veuve du célèbre et regretté fondateur des asiles de Laforce, John Bost, avait encore une fois invité Charles à venir passer l'été chez elle, avec toute sa famille, et assister au mariage de sa fille Leila avec François Charon. On espérait que le séjour de ce vivifiant Meynard serait salutaire à M<sup>me</sup> Alliez, dont la santé déclinait depuis longtemps, comme il l'avait été en 1871 pour Léonie et Fernand. Il n'en fut rien. Rentrée avec grand'peine à Paris, le 5 octobre, elle mourut le 24.

Quelques mois après, ma sœur, Marie Stapfer, tomba gravement malade. Cette circonstance nous fit précipiter notre retour à Paris.

Soit par le fait de toutes ces fatigues de corps et d'esprit, soit plutôt par celui des progrès latents du mal dont elle était atteinte, Jane rentra à Paris, le 13 novembre, plus souffrante qu'elle ne l'était à son départ, le 19 juin.

Une fois reprise dans l'engrenage de sa vie de Paris, Jane fut broyée. Ses fréquentes visites à Marie pendant sa maladie et sa convalescence; d'autres visites qu'elle croyait devoir s'imposer malgré les souffrances déterminées par les secousses de sa voiture; les soucis que lui causaient ses pauvres, notamment sa fidèle M<sup>me</sup> Vallée, à laquelle, depuis plus de trente ans, elle portait un attachement

que celle-ci lui rendait et lui témoignait de son mieux (la malheureuse femme, devenue sourde et aveugle, était alors à la charge de Jane); la présence, le jeudi, de ses enfants et petits-enfants qu'elle tenait à recevoir à tour de rôle, les uns pour le goûter, les autres pour le dîner, au prix de vives souffrances de tête; enfin ses réceptions du mardi et du jeudi, toujours nombreuses, — toutes ces causes de fatigue morale et physique, épuisaient le peu de forces qui lui restaient. Malgré cet état de faiblesse, Jane eut encore assez d'énergie pour préparer, dans le mois de décembre, les deux cents étrennes qu'elle avait à distribuer au nouvel an, et la fête qu'elle avait l'habitude de donner à notre famille et à quelques amis le trente décembre, à l'occasion de mon jour de naissance. Malgré mes supplications, elle voulut accomplir cette tâche qui était au-dessus de ses forces, mais qu'elle regardait comme un devoir. C'était d'ailleurs un besoin de son cœur.

Elle endura, le 1<sup>er</sup> janvier, la fatigue de trente-et-une visites et, à en juger par son affable accueil et son doux sourire, personne, excepté moi, ne put se douter de ce que ces visites lui coûtaient.

Dès le lendemain, elle s'occupa des préparatifs de la fête du 30 décembre, qui, nos lycéens n'ayant pas congé ce jour-là, fut remise au 3 janvier. Elle supporta bravement les fatigues de cette fête qui,

commencée à 1 heure, se termina à 6 heures, mais le lendemain elle dut garder le lit.

Le mardi 6, elle reçut quatorze visites et trouva encore la force de monter, avant le dîner, au 3<sup>e</sup> étage de notre maison, pour voir une amie dont le fils venait de mourir.

Le jeudi 8, elle put recevoir beaucoup de visites et avoir quelques-uns de ses petits-enfants à goûter, d'autres à dîner.

Le dimanche 11, elle eut la force d'aller avec moi à la chapelle Malesherbes et chez ma sœur Marie Stapfer. Ce fut sa dernière sortie.

Le mardi 13, elle voulut réunir à sa table sept amis, auxquels elle tenait à donner ce plaisir qu'elle savait être très grand pour eux.

Le jeudi 22, elle reçut dix-huit visites et eut à goûter et à dîner ceux de ses petits-enfants qui n'étaient pas venus le 8.

Pendant ces premiers jours de l'année, comme si elle avait eu le pressentiment de sa fin prochaine, elle voulut, malgré ses souffrances, veiller le soir pour mettre à jour sa correspondance, terminer ses comptes de fin d'année et régler son Grand Livre.

Le jeudi 22, mentionné ci-dessus, fut particulièrement fatigant pour Jane par ma faute. J'avais été, vers le milieu de janvier, atteint d'une légère grippe qui ne m'obligea pas même à garder le lit; mais ce

jeudi là, j'eus un petit accès de fièvre et je jugeai prudent de garder la diète tout en assistant au dîner donné à nos enfants et petits-enfants. Je me mis au lit dès qu'ils furent partis et ne tardai pas à m'endormir ; mais Jane, dont l'inquiétude n'avait pas de bornes dès qu'il s'agissait de moi, veilla jusqu'à minuit et ne se coucha que quand elle put se convaincre par mon sommeil paisible que je n'étais pas sérieusement malade. Cela ne l'empêcha pas, le lendemain matin, de faire son culte et sa lecture de la Bible et de se lever à huit heures.

Ces craintes exagérées pour ma santé avaient pour source un sentiment que j'aurais mauvaise grâce à appeler égoïste. Jane ne pouvait se faire à l'idée de me survivre. La peur de cet isolement avait achevé de la dominer, malgré la bonne santé que Dieu m'a conservée, à la suite d'un accident qui m'était arrivé en 1880. Dans le cours de ma longue vie, j'ai cinq ou six fois perdu connaissance sous l'influence d'une indigestion. Cette syncope cessait en même temps que l'estomac se débarrassait des aliments mal digérés, et ne laissait pas de traces. Le dernier accident de ce genre eut lieu à Savigny en octobre 1880, et Jane, qui m'avait cru mort en me trouvant étendu par terre sans connaissance, conserva toujours l'impression de terreur qu'elle avait ressentie à ce moment. La crainte de me voir

mourir de cette façon, crainte 'qui pourra bien être justifiée un jour, ne l'a plus quittée, et il suffisait que mon absence d'auprès d'elle se prolongeât au-delà de ses prévisions pour réveiller ses inquiétudes. Si elle entendait un bruit insolite dans la chambre où je travaillais, elle accourait pour s'assurer qu'il n'était pas causé par une nouvelle syncope. Aussi avais-je pris, depuis ce dernier accident, la résolution de ne plus me séparer d'elle à moins de quelque motif impérieux. Ainsi, pendant les cinq mois que nous avons passés l'an dernier à Savigny, je ne suis pas allé à Paris.

Le moment approchait que Dieu avait fixé pour mettre un terme à cette activité dont le mobile avait toujours été l'amour pour les autres et l'oubli de soi-même. Dès le lendemain du jour où elle m'avait donné cette preuve de sa tendre sollicitude pour ma santé, commencèrent les symptômes d'une grippe très forte qui obligea Jane à garder le lit depuis le 23 janvier jusqu'au 12 février. Elle put alors essayer de se lever avec l'espoir que délivrée de la grippe elle allait pouvoir reprendre sa vie habituelle.

Il n'en fut rien ; au contraire, les forces et l'appétit allèrent en diminuant. Elle souffrait depuis longtemps de douleurs dans les reins et l'abdomen qui s'ajoutaient à ses douleurs habituelles de la tête.

Toutes ces souffrances augmentèrent beaucoup à dater de cette époque. Ses mains furent prises d'un tremblement qui lui rendit l'écriture très difficile, comme en font foi ses livres de compte, qu'elle persistait à vouloir tenir, et les rares et courts billets qu'elle a encore écrits.

Cependant, malgré mes prières, elle voulut lutter contre le mal qui l'envahissait, et quitter son lit le matin pour faire elle-même sa toilette dans la chambre voisine de celle où elle couchait. Mais forcée de s'arrêter par des vomissements et par d'autres symptômes d'une faiblesse croissante, ce n'était guère qu'après deux heures de souffrance et d'efforts que, sa toilette achevée, elle rentrait dans sa chambre à coucher qui avait été mise en ordre pendant son absence et tombait épuisée dans son fauteuil. Elle retrouvait alors peu à peu du calme, et essayait de prendre un peu de nourriture. Elle faisait quelques lectures, écrivait quelques billets, tenait note de ses dépenses, puis recevait les rares visites que je lui permettais. Elle venait dîner avec moi, ou plutôt assistait à mon dîner, car elle ne prenait guère que quelques cuillerées de potage et c'était pour me faire plaisir qu'elle venait s'asseoir à table. Elle se couchait après dîner et c'était une jouissance pour elle de retrouver le repos de son lit.

Cette douloureuse lutte se prolongea jusqu'au

22 mars. A dater de ce jour, Jane fut obligée de renoncer à s'habiller et de se recoucher le matin en sortant de son cabinet de toilette. Elle ne tarda pas à être obligée de réclamer l'aide de Lina, sa fidèle femme de chambre, qui fait partie de notre famille depuis onze ans. Jamais, jusque-là, sa maîtresse n'avait voulu consentir à se faire aider par elle pour sa toilette.

Le 23 mars, Charles, à ma demande, examina sa mère et constata l'existence de l'engorgement que j'avais trouvé dans le flanc droit, mais son amour pour sa mère et pour moi l'empêcha de partager mon opinion que la mort était prochaine. Mon neveu le docteur Louis Monod, appelé par moi auprès de sa tante, se rangea tout d'abord à l'avis de Charles, mais ils ne tardèrent pas l'un et l'autre à reconnaître que les jours de notre précieuse malade étaient comptés.

J'occupais dans notre chambre à coucher un lit que je m'étais fait dresser depuis deux ans, afin de laisser ma pauvre invalide plus tranquille dans le lit que nous avons partagé depuis notre mariage. Dès que j'étais levé le matin, elle faisait venir Lina pour l'aider à se laver et se coiffer. Ce n'est que la veille de sa mort qu'elle a renoncé à le faire, et ce fut pour moi le signe que sa fin approchait.

Elle avait fait promettre à Lina d'être sa garde-

malade et de m'aider dans les soins que je lui donnais. — Le plus souvent, je restais seul avec elle pendant la nuit. Je me couchais et elle me réveillait au moyen d'une petite sonnette, quand elle avait besoin de moi. Encore trouvait-elle souvent la force de prendre elle-même sur la table à côté de son lit le verre ou la tasse contenant sa boisson pour ne pas me réveiller. Ce fut dans la crainte de trop me fatiguer qu'elle consentit trois fois à se laisser veiller par Lina jusqu'à deux heures du matin, et trois autres fois à permettre à la sœur de Lina de la veiller de dix heures du soir jusqu'à six heures du matin. Tout le reste du temps qui s'écoula depuis le 22 mars jusqu'à sa fin, j'ai eu le privilège de rester seul avec ma Jane pendant la nuit.

Tous les soirs elle a tenu à ce que nous fissions ensemble le culte auquel nous étions habitués depuis quarante-cinq ans.

Pendant le jour, j'étais aidé dans mon œuvre de garde-malade par Lina et par Ernest qui, mandé par dépêche, était arrivé de Mazamet le 7 avril, et dont la présence m'a été aussi douce qu'utile, en même temps qu'elle a été pour sa mère une source de consolation et de paix.

C'est surtout pendant ces nuits passées seul avec Jane que j'ai pu me convaincre à quel point cette chrétienne si humble et si aimante était prête à

répondre à l'appel de son Sauveur. Elle avait compris cet appel, même avant qu'elle fût obligée de garder définitivement le lit, et l'avait accepté avec une entière soumission et avec autant de simplicité que s'il se fût agi du départ pour Savigny. Elle était lasse de sa vie de souffrances continuelles; elle était lasse de cette lutte incessante contre l'idée fausse qu'elle s'était faite d'elle-même, et, assurée sur les promesses de son Sauveur, elle voyait venir, sans la moindre terreur, le repos et la réunion avec les enfants qu'elle avait tant pleurés. Elle était reconnaissante de voir s'évanouir sa crainte de me survivre. Pour elle, la mort n'a pas eu d'aiguillon. J'ai assisté souvent au spectacle si grave de la mort. Parmi les mourants qui ont expiré après une lutte douloureuse pendant laquelle ils ont conservé l'usage de leurs facultés intellectuelles, je n'ai pas souvenance d'une mort aussi simple et aussi calme que celle de Jane. Si Dieu lui a épargné, dans cette lutte suprême, des douleurs aiguës, il a jugé bon d'éprouver sa patience par un état de malaise très pénible produit surtout par des mucosités remontant de l'estomac et dont elle avait grand'peine à se débarrasser. C'était affreux pour nous de voir les efforts qu'elle faisait dans ces moments. Mais avec quelle angélique patience elle supportait ces tortures si souvent renouvelées! Un matin cependant elle eut un mouve-

ment d'impatience dont elle ne tarda pas à se repentir. Dans la journée elle dit en souriant à Léon : « J'ai eu ce matin une visite désagréable, — celle du diable; mais il m'a bientôt laissée tranquille. »

Une nuit, elle me demanda de lui relire son testament, dans lequel elle énumérait les nombreux legs à faire après sa mort. Elle m'indiqua plusieurs modifications à faire à ces legs et y réfléchit les jours suivants, car elle parla plus tard à Ernest et à Léonie d'autres changements à faire dans ses dispositions testamentaires. Elle m'avait nommé son légataire universel, me chargeant de distribuer ces legs en les modifiant si je le jugeais bon.

Elle parla à Lina de dispositions à prendre relativement à sa garde-robe, et lui fit promettre de ne pas me quitter après sa mort.

Il était facile de voir que Jane se tenait en communion avec son Sauveur, mais, humble jusqu'à la fin, elle ne crut pas devoir afficher cette communion : c'était affaire entre Christ et elle.

Le 12 avril, elle désira prendre la Sainte-Cène; elle lui fut administrée par Ernest. Charles, Léonie, Léon et moi y primes part. Léon avait pu causer à sa mère une dernière joie en lui apprenant que son Hélène était accouchée d'une fille, le matin même de ce jour. Après la cérémonie, elle leva les bras vers le ciel et pria Dieu à haute voix de hâter

sa délivrance, et, s'il ne la jugeait pas encore prête, de lui donner la soumission à la prolongation de ses souffrances. Elle fut pleinement exaucée, en ce sens que sa patience ne se démentit pas pendant les douze jours qu'elle avait encore à attendre son délogement. Lorsque, le soir, nous fûmes seuls, elle me pria de lui faire une lecture dans la Bible. Je lui lus le psaume 23, puis divers passages tirés de son carnet biblique. Je lui lus notamment le passage sous lequel se trouve cette note : *pour mon tombeau*, que j'ai mentionné plus haut.

Après une courte prière dans laquelle je demandai à Dieu de lui donner ainsi qu'à moi de pouvoir accepter avec soumission tout ce qu'il avait, dans son amour, décidé pour elle, et de nous donner une nuit paisible, elle me dit : « Crois-tu que je mourrai cette nuit ? » Je lui répondis que je ne le pensais pas, que d'ailleurs il était encore possible que Dieu voulût me la laisser. Elle repoussa cet espoir, acceptant celui d'une fin prochaine.

Ses souffrances n'empêchèrent pas Jane de songer aux autres et de chercher à leur faire plaisir. C'était le moment des vacances de Pâques et elle pria Léon d'inviter les deux filles de Gertrude à venir passer quatre jours à Courbevoie, ce qui eut lieu.

Jane avait recommandé à Charles de ne pas me laisser suivre son convoi à pied. Elle avait fait

la même recommandation à Léon longtemps auparavant. Elle n'était pas encore alitée, mais déjà alors elle se jugeait gravement malade.

Un soir, elle profita d'un moment de calme pour causer avec Ernest. Elle lui parla de plusieurs faits de sa vie de jeune fille et de femme mariée; puis reportant sa pensée sur ses enfants, elle ajouta : « Dis à Léon que je lui recommande de marcher dans la bonne voie; qu'il ne s'appuie jamais sur lui-même, mais sur Dieu seul. Qu'il soit pour sa famille un exemple et un soutien. Quant à toi, mon enfant (elle posa sa main sur la tête d'Ernest), Dieu te bénira. Qu'il te préserve de l'orgueil et du découragement. Un moment après : Et Charles, oh ! mon Charles, qu'il ne se laisse pas absorber par sa vie agitée ! »

Dans les derniers jours de sa vie, Jane, par le fait de la sécheresse habituelle de sa langue, avait une difficulté de prononciation et souvent nous ne comprenions pas ce qu'elle nous disait, d'autant plus que parfois ses idées étaient confuses. C'était pour elle comme pour nous une véritable épreuve, qu'elle supportait avec plus de patience que moi.

Une nuit, je fus réveillé en entendant Jane prier Dieu à haute voix de hâter sa délivrance. Elle s'écriait : « Je voudrais mourir, je voudrais mourir... »

— Le lendemain matin elle me dit : « Je ne suis pas joyeuse. » Je lui répondis : « Christ non plus n'était pas joyeux, sur la croix. » Elle se plaignait aussi de ne plus pouvoir prier pour ceux qu'elle avait l'habitude de recommander à Dieu.

Dans la journée, elle dit à Ernest : « Oh ! que deviendrais-je si je devais maintenant commencer à travailler à mon salut ! » Grâce à Dieu, elle y avait travaillé toute sa vie avec crainte et tremblement et était prête à mourir. C'est pourquoi Jane n'a pas connu les angoisses de la mort.

Un soir, elle dit à Ernest qui venait prendre congé d'elle pour la nuit : « Dieu m'a fait une grande grâce en me maintenant dans la paix et en me faisant accepter sans répugnance les soins que ma faiblesse m'oblige à subir. »

La veille de sa mort, Jane eut le sentiment qu'elle touchait à sa fin, et lorsque Lina, selon son habitude, s'approcha, le matin, de son lit, pour sa toilette, elle lui dit que c'était inutile, qu'elle ne tarderait pas à n'avoir plus besoin de ses soins, dont elle la remerciait. Ses mains étaient glacées. Elle passa une journée tranquille, étant le plus souvent assoupie. La nuit qui suivit, et pendant laquelle elle fut veillée par la sœur de Lina, fut parfaitement calme, mais c'était le calme de l'agonie, et lorsque je m'approchai de son lit, à 6 heures du matin, et

lui demandai comment elle se trouvait, elle me regarda tendrement et me dit : *Je suis bien*. Ce furent ses dernières paroles. Elle ferma immédiatement ses beaux yeux et parut s'endormir d'un sommeil d'enfant. Sa respiration, sur les 2 heures, se ralentit graduellement, et, un peu avant 3 heures, elle exhala son dernier soupir si doucement que nous ne pûmes pas saisir le moment où son âme s'était envolée. C'était le 23 avril, anniversaire de la mort de mon père et de la naissance de la mère de Jane.

Ses traits, après sa mort, eurent tout de suite cette expression de calme et de douceur angélique qui l'avait rendue si attrayante pendant sa vie.<sup>1</sup>

Après 45 ans d'union, je me suis trouvé séparé de celle qui, sous la bénédiction de Dieu, avait été

<sup>1</sup> J'ai jugé inutile de consigner dans cette notice tous les détails concernant les soins donnés à Jane pendant cette dernière maladie. Ma famille les trouvera dans le journal que je tiens depuis la mort de mon fils aîné en 1866 et où se trouve noté jour après jour tout ce qui concerne la vie et les souffrances de Jane depuis cette époque. Ce journal m'a rendu de grands services pour me rappeler les faits qui ont eu lieu depuis que je l'ai commencé, et notamment pour la rédaction de ces souvenirs, et je regrette vivement de ne pas l'avoir commencé plus tôt. Je désire que mes enfants s'épargnent ces regrets. Il ne s'agit pas de mémoires, mais uniquement de consigner le soir en quelques lignes les faits de la journée.

l'agent de mon bonheur terrestre et éternel et de celui de nos enfants.

« L'Éternel l'avait donnée, l'Éternel l'a reprise...  
Que le nom de l'Éternel soit béni. »

G. MONOD.



# APPENDICE

## APPENDICE

---

Je ne croirais pas avoir accompli la douce mais difficile tâche que je me suis proposée en écrivant la notice qui précède, si je n'y ajoutais le récit de ce qui s'est passé jusqu'au moment où le corps de Jane a été déposé dans le caveau où il est allé rejoindre ceux de son père et de sa mère, de William, de Frédéric et de notre petit-fils Marcel.

La dépouille mortelle de Gertrude repose, avec celle de son petit Philippe, auprès de celle du père et de la mère de son mari, dans un caveau de famille au pied de celui qui renferme les corps de mes parents et celui d'Arthur, au cimetière du Père Lachaise.

Le 23 avril 1885, jour de la mort de Jane, tombait sur un vendredi, jour de la semaine béni pour nous par notre mariage le vendredi 13 mai 1840. Les funérailles furent fixées au dimanche 25.

Charles m'épargna tous soucis à ce sujet et se chargea de l'organisation de cette cérémonie.

Dès que la nouvelle de la mort de Jane fut connue, je reçus de nombreuses visites, tant des membres de ma famille que des amis qui savaient l'étendue de la perte que mes enfants et moi venions de faire.

Je passai seul la nuit du vendredi au samedi auprès de Jane, et, aidé de Lina, je procédai, le samedi matin, à sa dernière toilette. L'expression sereine qui s'était manifestée sur la figure de Jane après sa mort avait augmenté, et tous ceux qui ont été admis à la contempler sur son lit de mort en ont été frappés. Dès le matin du samedi affluèrent les couronnes et les bouquets, et le soir, le lit et les meubles de la chambre en étaient couverts. Parmi les couronnes on en distinguait une magnifique, déposée par Lina et Louise, notre cuisinière. Ces touchantes offrandes ont continué jusqu'à la cérémonie des funérailles. Au dernier moment fut apportée une immense couronne, composée de feuillage et de pensées, avec l'inscription : *La Chapelle du Nord*. C'était un hommage à la mémoire de ma femme, offert par M<sup>me</sup> Fallot, femme de notre cher pasteur, et par d'autres dames appartenant à l'Église évangélique libre, à laquelle je suis rattaché depuis son origine en 1849. Une deuxième couronne, envoyée d'An-

nonay par le D<sup>r</sup> Arnal et sa famille, qui l'avaient faite de leurs mains, arriva après la cérémonie et fut déposée par moi sur le tombeau de Jane.

L'injustifiable coutume française d'expédier à presque tous les amis et connaissances des lettres d'invitation aux funérailles, valut à Charles, aidé de sa femme, de ses enfants, de ses frères Léon et Ernest et de plusieurs de mes neveux, notamment des fils du D<sup>r</sup> Morin, un énorme travail auquel je pris part pendant une partie de la nuit du samedi au dimanche.

Je reçus pendant ces premiers jours un grand nombre de lettres et de dépêches.

Le samedi, dans l'après-midi, Charles, Ernest et moi assistâmes seuls à la mise en cercueil de notre chère morte. Le dimanche matin, on disposa l'appartement pour la cérémonie qui devait avoir lieu à deux heures, et le cercueil fut placé dans le salon, sur deux des tréteaux qui avaient servi autrefois à former la longue table autour de laquelle Jane se plaisait à réunir ses jeunes amies, dans les soirées de couture déjà mentionnées. Un simple drap blanc, mis sur le cercueil, ne tarda pas à être caché sous le monceau des fleurs apportées les deux jours précédents et qu'on ne cessait d'apporter encore.

Quoique les lettres d'invitation portassent comme rendez-vous la Chapelle du Nord, l'affluence fut

énorme chez moi. M. le pasteur Armand-Delille lut les versets 9 à 17 du chapitre VII de l'Apocalypse, et y ajouta quelques développements bien appropriés à la solennelle circonstance qui réunissait l'assemblée. Puis mon frère Guillaume fit une touchante prière qui, partant d'un cœur aimant, trouva son chemin dans des cœurs également attachés à Jane.

Le transport à l'église fut touchant, par le fait que la tête du cortège était formée par les treize petits-enfants de Jane présents à Paris. C'était, comme l'a dit Charles, la plus belle de toutes les couronnes offertes à leur grand'maman.

Après l'entrée du cercueil et du cortège à l'église, qui fut difficile à cause de la foule qui remplissait déjà l'enceinte trop étroite, M. le pasteur Fallot prit la parole au nom de l'Église. Théodore, qui lui succéda, se plaça surtout au point de vue de la famille et des amis. Puis Ernest, avec une émotion partagée par toute l'assistance, ajouta quelques mots à titre de fils<sup>1</sup>. Mon neveu Charles Babut prononça la dernière prière, et M. Fallot donna la bénédiction. Je me suis alors transporté sur le palier de l'entrée avec mes enfants, et j'ai reçu autant de baisers et de poignées de main qu'à l'issue de la cérémonie de mon mariage.

<sup>1</sup> On trouvera plus loin ces allocutions.

Malheureusement le temps, qui était beau le matin, s'était gâté. La sortie de l'église et le trajet jusqu'au cimetière se firent au milieu d'une pluie d'orage. Celle-ci cessa pendant la courte cérémonie qui eut lieu au cimetière. Après la lecture de quelques passages de la liturgie par Théodore, la prière finale fut prononcée par mon neveu William Monod.

Je ramenai dans ma voiture ma sœur Marie et sa fille Amélie chez elles avec Léon, qui voulut m'embrasser avant de retourner à Courbevoie auprès de sa femme.

Charles et Léonie qui, en sortant du cimetière, étaient allés à Courbevoie pour voir Hélène, ont tenu à venir me voir avant de rentrer chez eux à huit heures du soir. Théodore en a fait autant à neuf heures.

Je puis dire que, pendant cette longue et si douloureuse journée, Dieu a accompli envers moi la promesse qu'il a faite à l'affligé : « Je serai avec lui dans la détresse ». Ps. 91 : 15.



# ALLOCATION

DE

M. LE PASTEUR T. FALLOT

---

Mes frères,

L'amie vénérée dont nous entourons les dépouilles disait, il y a quelques années : « Surtout, pas d'oraison funèbre ». Elle avait bien raison. A l'heure de la mort, lorsque Dieu prend lui-même la parole, les discours de l'homme semblent bien mesquins. Et si nous ne songions qu'à nos bien-aimés enlevés à nos soins pour être introduits dans le tête-à-tête solennel que leur assignent la Sainteté et la Miséricorde divines, nous préférerions, nous aussi, garder le silence et nous incliner en priant et en espérant. Mais il s'agit avant tout de ceux qui restent, de ceux qui luttent, de ceux qui pleurent — et ceux qui restent ont droit aux consolations efficaces.

Et parmi ces consolations efficaces, j'en connais

peu d'aussi utiles que celle d'un souvenir vivant et durable. Car enfin, quand même ils nous ont quittés, nous ne voulons pas les perdre. Une séparation momentanée, nous nous y soumettons : une rupture, jamais !.....

Si c'est un besoin légitime pour nous de conserver l'image de leur figure, à plus forte raison devons-nous nous appliquer à graver dans notre mémoire leur véritable portrait. Et nul moment n'est, à cet égard, meilleur que celui-ci. A l'heure du départ les menus détails s'effacent, on ne voit plus que les grandes lignes. Nos morts bien-aimés apparaissent dépouillés de leurs infirmités, tels qu'ils étaient en réalité, tels du moins qu'ils voulaient être et tels qu'ils deviendront à coup sûr sous l'action directe de l'Amour divin. La mort simplifie et transfigure. Nous les comprenons maintenant comme jamais encore nous ne les avons compris.

Eh bien ! il faut profiter de cette intelligence lumineuse que nous acquérons au moment où coulent les larmes de la séparation, pour dessiner fortement dans notre mémoire l'image de ceux qui s'en vont, en sorte que ni les fatigues ni les vulgarités de l'existence ne parviennent à en effacer les contours.\* Cette image bénie, nous l'emporterons avec nous comme un saint viatique et Dieu s'en servira pour nous soutenir aux heures difficiles.

Et c'est pour cela que nous nous insurgons tout doucement contre le vœu de la noble chrétienne que nous pleurons ; nous parlerons d'elle tout juste ce qu'il faut pour aider les cœurs qui lui ont été attachés à conserver avec netteté son souvenir.

Nous l'avons certes trop connue pour songer à l'exalter. L'exalter... quel grossier contre sens ! Tous ceux qui l'ont approchée savent, comme moi, qu'elle était malade d'humilité, une étrange maladie peu répandue parmi nous ! Toute consumée par je ne sais quelle soif de perfection, elle ne voyait en elle qu'infirmités. Si bonne et si indulgente pour tous, elle était sévère à l'excès envers elle-même.... Je m'arrête au seuil de sa vie intime. Mon ami et collègue, Monsieur le pasteur Théodore Monod, qui pénétra naturellement bien plus avant que moi dans son intimité, nous parlera dans quelques instants de ses épreuves, de sa vie de foi et de prière ; pour moi qui eus parfois le privilège d'être le confident de ses bonnes œuvres, je tiens à dire — avec une grande réserve — ce qu'elle fut pour les affligés de cette église, que dis-je ? pour tous les affligés que Dieu mettait sur son chemin. Jamais en effet elle n'eût accepté d'enfermer sa charité entre les étroites limites d'une église. Sa piété, comme celle de Jésus-Christ son Sauveur et son Maître, s'en allait aussi loin que va la souffrance humaine. Nous entendrions

certes de bien touchants récits, s'il nous était possible de faire parler les personnes qui sont ici et qu'elle a enveloppées de sa sympathie. Cette femme, en effet, possédait la science maîtresse de la vie, elle savait aimer.

J'ai parlé tout à l'heure de ses bonnes œuvres; je me suis servi là d'un terme bien impropre. Personne ne fit moins de bonnes œuvres, au sens habituel du mot. Elle aimait: voilà tout.

Elle aimait les siens, avec quelle tendresse, on vous le dira plus tard: elle aimait ce grand cercle de famille sur lequel débouchait son foyer. Elle aimait ceux qui touchaient à ses proches — elle aimait également ceux qui ne lui tenaient pas de près. L'inconnu d'hier qui venait lui confier sa souffrance acquérait droit de cité dans son cœur par l'épreuve dont il était frappé. Combien d'âmes en détresse qui se croyaient à peine connues d'elle et recevaient soudain quelques-unes de ces paroles de sympathie dont elle possédait le secret, et qui suffisaient pour reconforter les courages les plus défaillants. Avec un corps sans cesse entravé par la souffrance et la maladie, jamais sympathie ne fut plus active que la sienne. Sa pensée et sa prière s'en allaient au près et au loin toujours en quête de quelque souffrance nouvelle à partager. Et comme dans ce monde la souffrance est la loi et que les

consolateurs qui consolent sont l'exception, il est aisé de se représenter tous les labeurs que sa sympathie lui occasionnait.

Rien de plus humain, au sens le plus élevé du mot, que cette sympathie qu'elle savait témoigner à chacun. Ce n'était pas une sympathie de commande qui combine selon les circonstances les allures qu'elle doit revêtir : sympathie tantôt hautaine, tantôt légale et prêcheuse. Qu'elle rencontrât la souffrance au sein de la richesse ou en pleine indigence, peu lui importait ; sa préoccupation restait la même. Il n'y a pas, après tout, deux manières d'aimer, ici-bas. Pour elle, aimer, c'était aider, et quand elle aimait, elle dépensait ses forces et son âme. Qu'il y aurait à dire sur les égards dont elle enveloppait son affection ! Elle aimait d'une façon charmante ; elle avait le génie de ces petites attentions qui vont droit au cœur..... J'ai dit que je serais bref ; je m'arrête. Ah ! ce n'est certes pas vous, mon vénéré frère, qui pouvez être étonné, si je me suis attardé comme fasciné par le charme de sa rayonnante et gracieuse bonté. Nul n'a connu mieux que vous la puissance irrésistible qu'exerçait sa sympathie sur tous ceux qui l'approchaient. Je sais que vous ne me contredirez pas, si j'affirme que c'est bien celle que nous pleurons qui fut, après Dieu, l'inspiratrice de cette longue carrière que vous avez fournie au service de

vos frères. Vous aussi vous ne supportez pas que l'on parle de vous ; mais au moins permettez-moi de vous apporter aujourd'hui l'expression de la profonde et douloureuse sympathie qui vous entoure. Ici se pressent, dans cette étroite chapelle, des représentants de toutes les églises, unis dans une même pensée de reconnaissance pour vous et pour celle qui a partagé et soutenu, pendant de longues années, vos labeurs bénis. Chacun songe avec émotion à ce foyer où les plus importuns étaient accueillis avec cordialité. Elle fut longue, elle fut belle, votre union conjugale, d'autant plus bénie qu'elle fut, en somme, l'association de deux dévouements aussi persévérants et aussi infatigables l'un que l'autre pour le service de Dieu et des hommes.

Tous deux vous souhaitiez de faire du bien à tous, mais comme il faut après tout choisir son champ de travail, vous avez choisi la bonne part. La plainte des petits, des délaissés, des oubliés a de plus en plus absorbé votre attention. Vous n'avez pas eu honte, vous, l'homme de science, de prendre en main les causes réputées perdues, tandis qu'elle descendait, toujours douce et sereine, — dans quelle boue, je le sais, — pour chercher et sauver la brebis égarée. Et voici (aujourd'hui) le chant d'allégresse des malheureux auxquels elle a montré le chemin des demeures éternelles, l'accueille là-haut

aux rives de la vie, tandis que l'affection et la prière de tous ces infirmes qu'hier encore vous visitiez ensemble vous cherchent et vous enveloppent, vous, mon vénéré frère, et vous soutiendront durant le reste de votre pèlerinage ici-bas.

Et je sais que si grande que soit votre douleur, avec nous vous vous arrêtez devant l'existence qui vient de se terminer sur la terre et vous rendez gloire à Dieu qui lui a accordé la victoire : car une vie où l'on a su aimer ainsi est une vie marquée du signe de la victoire. Avoir réussi à aimer jusqu'au bout, c'est avoir vaincu.

C'est bien là, n'est-il pas vrai, mes frères, la substance de l'Évangile : car aimer en se donnant, aimer en supportant et en recherchant les plus lourds fardeaux, c'est tout à la fois croire et obéir. Il est facile d'aimer pour un jour ; c'est un effort auquel beaucoup se livrent ; puis ils se lassent et retombent lourdement dans leur égoïsme ; mais quand il s'agit d'aimer pour tout de bon, sans se laisser rebuter par aucun obstacle, ni aigrir par aucune ingratitude, ni décourager par aucune impossibilité, il faut autre chose que de généreuses aspirations. Pour aimer si fort il faut croire plus fort encore, croire à un grand Amour dont nous sommes nous-mêmes l'objet, croire à la victoire de cet Amour dans notre existence comme dans toutes les existences humaines. Pour

pouvoir soumettre notre vie à la loi suprême de l'amour, il faut avoir saisi l'amour comme la force motrice par excellence et savoir que c'est lui, quoi qu'on dise, qui nous livrera finalement le mot de l'énigme universelle. Et c'est ainsi qu'en croyant à l'amour nous devenons capables d'obéir à sa loi. Nous aimons, parce que nous croyons; nous obéissons, parce que nous aimons; et le contenu de notre obéissance, qu'est-ce, sinon d'aimer? Ce seul mot d'amour suffit à résumer d'un côté tout le plan divin, et à caractériser de l'autre les existences qui se déroulent conformes à cette volonté de Dieu qui demeure éternellement. Aimer, c'est vivre pour donner la vie; ceux qui renoncent à aimer végètent; ils croient vivre, mais ils ne connaissent de la vie que ses plus fragiles apparences.

J'ai dit que c'est là la substance même de l'Évangile. Jésus-Christ a aimé malgré tout et aimé jusqu'au bout; il a inauguré ainsi le règne de la vie. Et si nous acquérons les énergies de la victoire sur nous-mêmes et de la victoire sur les hommes et les événements dans la communion de la pensée, de l'esprit et de la personne du Christ, c'est parce que son intimité demeure l'école de l'amour vrai et de l'amour grandissant. Ailleurs on trouve des motifs de toute sorte pour soupçonner les hommes, pour les dénigrer et les haïr; à l'école de Jésus-Christ on

trouve des raisons suffisantes d'aimer ses frères, de faire beaucoup pour eux, de beaucoup espérer d'eux, tout en se jugeant sévèrement soi-même.

C'est bien là, je crois, la note dominante de la vie en présence de laquelle Dieu nous a placés aujourd'hui: un profond amour doublé d'une profonde humilité.

Oui, certes, je comprends votre douleur à vous tous qui la pleurez, à vous en particulier ses enfants et ses petits-enfants si tendrement aimés. Au risque d'empiéter sur ce qui va vous être dit, je ne puis m'empêcher de vous engager à bénir Dieu pour ce précieux héritage. Quel exemple pour chacun de vous! Vraiment vous seriez inexcusables, si vous veniez jamais à oublier que la bonté est ce qu'il y a de plus grand ici-bas, et qu'il suffit d'ouvrir l'Évangile avec un cœur honnête et droit pour en trouver la source toujours jaillissante. Amen.



# ALLOCUTION

DE

M. LE PASTEUR THÉODORE MONOD

---

« *Pleurez avec ceux qui pleurent*<sup>1</sup>. » — Cette parole de l'apôtre est venue se placer comme d'elle-même sur mes lèvres, quand je me suis mis en présence du douloureux devoir que je me trouve appelé à remplir en ce moment. Car si cette parole s'applique à tous ceux qui sont venus ici en si grand nombre pour joindre leurs larmes aux nôtres, elle s'applique aussi, elle s'applique surtout, à celle même que Dieu vient de rappeler à lui. En effet, de tous les traits de son caractère, celui qui se présente le premier à notre esprit parce qu'il dominait tous les autres, c'est assurément *la sympathie*. Si quelqu'un a su pleurer avec ceux qui pleurent, c'est bien elle ; et si quelqu'un savait se réjouir avec

<sup>1</sup> Rom. XII, 15.

ceux qui sont dans la joie, c'est elle encore. Elle sympathisait avec les amis du dehors comme avec les membres de sa famille; avec l'étranger d'hier comme avec l'ancienne connaissance; avec la jeunesse comme avec ceux de son âge; avec les pauvres, les délaissés, les dégradés, comme avec ceux de sa condition; avec les petits chagrins et les humbles joies comme avec le bonheur profond et l'amère douleur. Et cette sympathie était digne de ce nom; c'était bien une souffrance partagée: si ceux qui approchaient d'elle étaient soulagés de leur fardeau, c'est qu'elle le portait véritablement sur son cœur. Il lui en coûtait quelque chose de sympathiser.

Aussi connaissait-elle le prix de la sympathie et ne craignait-elle pas de laisser voir qu'elle-même en avait besoin. Elle en appréciait le moindre témoignage, ne fût-ce qu'une parole, une ligne, un serrement de main, un regard. Ce cœur aimant et souffrant ressemblait à cette fleur délicate dont les pétales, sensibles au contact le plus léger, tour à tour se referment et s'épanouissent. Aussi combien nous trouvons aujourd'hui de douceur dans le souvenir de la plus petite joie dont nous ayons pu être pour elle l'occasion! Combien nous est pénible, au contraire, celui de la moindre négligence, même apparente, qui ait pu l'attrister un seul jour!

Sa sympathie était persévérante, active, ingénieuse, infatigable. Avec son cœur elle donnait ses prières, sa bourse, son temps, ses forces, sa vie.

Elle était la providence des pauvres, et cela, non seulement par des dons envoyés, ou remis à ceux qui venaient la trouver, mais souvent en allant leur apporter dans leurs demeures le témoignage de son affectueux intérêt. Elle savait pratiquer cette religion pure et sans tache dont parle saint Jacques et qui consiste non-seulement à se préserver de la souillure du monde, mais aussi à « visiter l'orphelin et la veuve dans leur affliction ». Aussi, que de fois elle eût pu dire avec Job : « La bénédiction de celui qui allait périr venait sur moi, et je faisais que le cœur de la veuve chantait de joie » (Job, 29, 13). Le prophète nous parle d'un temps où l'on gravera jusque sur les grelots des chevaux cette devise : « Sainteté à l'Éternel » ; ne pourrait-on pas dire que sur les harnais de ses chevaux à elle, on pouvait deviner cette inscription invisible : « Amour du prochain » ?

Et qui dira ce que ces visites lui coûtaient ! Combien souvent, à peine rentrée, elle sortait de nouveau pour franchir de longues distances, et gravir de nombreux étages, sauf à payer le prix de ses efforts par une aggravation de souffrances pendant la soirée, la nuit, peut-être la journée du lendemain. Mais c'était pour elle le devoir et le bonheur. Elle

écrivait à un de ses petits-fils : « Dieu nous permet l'immense jouissance de procurer du plaisir, un peu de bien-être, aux autres ! » — Et encore : « C'est une grande grâce que Dieu me fait de pouvoir faire bien des choses en souffrant, car si je ne pouvais m'occuper de sortir que lorsque je ne souffre pas, il faudrait prendre mon parti de rester dans mon cocon comme une chrysalide. » Aussi ne vous étonnez-vous pas d'apprendre qu'une de ses dernières paroles a été celle-ci : « Bénédiction sur mes pauvres ! »

Parlerai-je de son infatigable correspondance ? Encore un effort qui souvent lui coûtait beaucoup, mais qui faisait constamment rayonner au près et au loin l'amour, l'espérance, la foi. Que de bien elle a fait par ses lettres ! Que de secours, que de bienfaits, que de bonheur elle a apporté ! Que de bonnes volontés elle a sollicitées pour les unir à la sienne dans quelque charitable entreprise !

Et, ne l'oublions pas, un jour sans souffrance était pour elle une bien rare exception, dont elle ne savait assez rendre grâces à Dieu. Nous chantions il y a un instant cette strophe touchante :

Oh ! Combien ici-bas pesait à leur faiblesse  
Ce fardeau de chagrins sur leur tête amassés !  
Et que leur pauvre cœur comptait avec tristesse  
Tant d'heures, tant de jours dans la douleur passés !

Seulement, ce n'était pas par heures et par jours qu'il fallait compter ses souffrances, c'était par semaines, par mois, par années.

Et alors, vous savez trop comment les choses se passent et ce que devient la sympathie. Soyez malade quelques semaines... on s'empresse autour de vous; soyez malade toujours... on s'y fait, on vous classe, on vous oublie, ou si l'on pense à vous, c'est avec une sympathie banale : on laisse les jours se succéder, le soleil luire, le vent souffler, le flot suivre son cours, votre corps souffrir et votre cœur pleurer.

Aux vives et quotidiennes douleurs nerveuses qu'elle appelait son mal de tête *ordinaire*, s'ajoutait trop fréquemment le mal de tête, la névralgie *extraordinaire*; mais il fallait que celle-ci même atteignît un degré inusité de violence pour que, brisée, elle se résignât à garder le lit, ce qui lui arrivait trop souvent. D'autres souffrances encore vinrent, pendant les dernières années, se joindre à celle-là. Quelquefois nous l'entendions gémir, mais jamais murmurer.

Et que dirons-nous de tout ce qu'elle a souffert dans ses plus chères affections, le cœur déchiré par tant de deuils successifs ? Elle avait perdu quatre enfants : un fils en bas âge, en 1846; l'autre, en 1860, dans sa dix-neuvième année; un autre,

l'aîné de ses enfants, âgé de 25 ans, et sur le seuil de la carrière pastorale, en 1866 ; enfin, en 1878, sa fille unique, à l'âge de 32 ans, suprême déchirement, que le poids croissant des années lui rendit de plus en plus douloureux ; enfin, il n'y a pas un an, la mort d'une sœur aînée, à laquelle elle était restée unie par l'affection la plus étroite, lui fit encore une blessure profonde.

Eh bien ! au milieu de ces souffrances du corps et du cœur, elle a tout accepté, elle a tout supporté, elle a tout surmonté par sa foi, c'est-à-dire par la force qu'elle attendait et qu'elle recevait de Dieu.

Plutôt que d'essayer de définir sa piété, je voudrais vous en faire entendre vous-mêmes l'expression directe, dans quelques passages empruntés à sa correspondance :

«.....Je ne suis pas triste au fond, mais je me sens si faible et misérable de santé, et pourtant bien reconnaissante de ne pas souffrir davantage, comme le font beaucoup d'autres. Je sens combien je suis pécheresse, combien je suis indigne d'appartenir à mon Sauveur, mais je lui appartiens quand même, grâce à Dieu ! Je lui demande constamment de me donner la foi que je ne puis me donner à moi-même, et qui me rendra capable de soumettre, en toutes choses, ma volonté à la sienne. Je ne puis que crier

à lui avec larmes en lui disant : « Seigneur ! Augmente-moi la foi ! Je crois..... aide-moi dans mon incrédulité !..... »

« .....Ce qui m'attriste, ce n'est pas de me trouver trop mauvaise ou trop indigne pour m'approcher de Jésus ; bien au contraire, plus je sens mes péchés, plus j'en souffre, plus j'ai besoin de lui et plus aussi il est près de moi, je le sais. Mais puis-je ajouter que je suis, moi, d'autant plus près de lui ? Ce que je crains, c'est de ne m'être pas donnée entièrement à lui. En théorie, je désire le faire ; mais, en pratique, mon cœur est partagé, et c'est là ce qui me trouble. Mais ce que je puis ajouter, c'est que je lui dis, à lui, qui lit dans mon cœur : « Tu sais que j'ai faim et soif de cette communion intime avec toi ! » mais je ne deviens pas meilleure, je ne fais pas de progrès. J'aime la prière, j'aime lui dire tout, mais, malgré cela, je sens qu'il ne règne pas dans mon cœur ; ce qui y règne, c'est l'égoïsme, la mauvaise humeur (et je voudrais tant être douce !), c'est le *moi*, c'est la peine à m'accepter telle que je suis, et, hélas ! que de péchés encore..... »

« .....C'est justement parce que je sais que par la pure grâce de Dieu je suis un sarment du vrai cep, que je souffre de ne pas vivre pour sa gloire, de ne pas aimer mon cher Sauveur comme j'en ai le

désir. « Si vous savez ces choses, vous êtes bien heureux, *pourvu* que vous les pratiquiez. » Eh bien, je sais, mais hélas ! ma conduite !... »

Telle était sa vie intérieure, que caractérisaient, vous l'avez vu, avec une entière confiance en son Rédempteur, une douleur et une humiliation profondes de ne lui pas ressembler davantage, une aspiration ardente après une entière consécration à Dieu. C'était sans aucune figure de langage qu'elle se mettait à la dernière place. Dans un cahier où elle avait recueilli pour son usage personnel quelques passages de l'Écriture Sainte, l'on rencontre deux fois celui-ci : « Cette parole est certaine et digne d'être reçue avec une entière confiance, que Jésus-Christ est venu au monde pour sauver les pécheurs, dont je suis le premier. » (I Tim. 1, 15.) Elle m'avait désigné ce même texte comme sujet de prédication.

D'autres types de piété que le sien, dans lesquels domine l'abandon, la simplicité enfantine, peuvent avoir un plus vif rayonnement, un plus joyeux accent de victoire et d'espérance ; encore ont-ils pour écueil l'insouciance, la légèreté, l'illusion, et l'abaissement de l'idéal ; mais quelle austère grandeur dans une sainte mélancolie comme la sienne ! quelle réalité, quelle vigueur, et, par-dessus tout,

quel parfum d'humilité, de sympathie, de dévouement! On pouvait souhaiter pour elle une piété plus sereine, mais non plus profonde, plus vivante, et surtout plus pratique.

Il n'est pas besoin de dire que cette piété était incessamment entretenue par la méditation de la Parole de Dieu et par la prière, auxquelles elle consacrait, avec une fidélité admirable, une part sérieuse de chaque matinée.

Un dernier mot.

Outre les douleurs multipliées auxquelles j'ai fait allusion, celle que nous pleurons en a connu une autre, dont elle a souffert depuis sa jeunesse jusqu'à sa mort, et qui pourrait à bon droit être appelée, comme l'épreuve mystérieuse de l'apôtre Paul, « une écharde dans la chair ». — Je n'ai pas à rappeler ici le charme de sa personne. Quelqu'un écrivait ces jours derniers : « Nul de ceux qui l'ont approchée n'oubliera jamais la tante Jane, si douce, si fine, si jolie. Son parler et ses sentiments étaient délicats comme elle, et de toute sa personne il semblait qu'émanât un parfum, comme d'une fleur. »

. . . . .  
 . . . . .

*L'orateur dit ici quelques mots se rapportant au sujet traité dans la Notice, pp. 31 à 33, et raconte*

*la dernière maladie et la fin de celle que nous pleurons. Puis il poursuit en ces termes :*

En présence d'une carrière comme celle qui vient de finir, la véritable valeur de la vie nous apparaît bien clairement, n'est-ce pas? — Ce qui en fait le prix, ce n'est ni la richesse, ni la science, ni les jouissances, même les plus élevées c'est l'amour et le service de Dieu, c'est l'amour et le service du prochain. Ce qui vaut, ce qui dure, c'est ce qui nous met en rapport avec les réalités éternelles. Voyageurs enfermés dans le salon d'un navire, et souvent, absorbés par une lecture ou par un jeu, oubliant où nous sommes, la mort nous invite à monter sur le pont, à lever les yeux, à considérer le ciel plein d'étoiles. D'où venons-nous? Où allons-nous? Avons-nous un pilote? Avons-nous trouvé le Sauveur? S'il est ici quelqu'un qui ne le connaisse pas encore, qu'il s'approche de lui, et bientôt il pourra dire, avec celle qui vient de nous quitter: « La religion n'est pas un élément de bonheur: c'est le bonheur même. »

Et nous, qui déjà avons commencé la vie de la foi, soyons encouragés.

Que l'exemple de cette âme tendre et vaillante nous fortifie dans nos luttes, et si Dieu nous épargne des afflictions semblables aux siennes, nous

avons d'autant plus besoin d'être sur nos gardes, de veiller et de prier sans cesse.

Nous, surtout, ses enfants; vous, ses petits-enfants, auxquels elle écrivait : « je vous enveloppe tous tendrement dans mon cœur », réjouissons-le, ce cœur si chaud et si fidèle, en marchant après elle sur les traces de son Maître.

Quant à celui qui voit aujourd'hui s'éteindre à son foyer une si douce, une si pure lumière; qui, après quarante-cinq années d'une parfaite et incomparable union, va continuer seul son pèlerinage, je ne lui dirai rien du haut de cette chaire, sinon que tous nos respects, toute notre affection, toute notre douleur, toutes nos prières l'entourent. Il bénit Dieu pour les joies et même pour les épreuves du passé; il s'appuie sur lui pour le présent, il s'attend à lui pour l'avenir; il trouve dans son amour même pour celle qu'il pleure la force de rendre grâces de ce que c'est lui qui reste seul aujourd'hui, et non pas elle. Il prend pour devise la parole qu'elle adressait à leur fils Frédéric sur son lit de mort : « Ne regarde pas en arrière, mais en avant; regarde à la grâce de Dieu ! »

AMEN.



# ALLOCUTION

DE

M. LE PASTEUR ERNEST MONOD

---

Mes chers frères et sœurs, bien chers amis,

Je ne veux pas vous laisser partir sans vous remercier au nom de mon père et en notre nom de votre sympathie ; elle nous fait du bien ; ils sont nombreux ici ceux pour lesquels — beaucoup ne s'en sont jamais douté — maman a prié une ou plusieurs fois ; puisse ce souvenir être en bénédiction pour tous ceux-là.

On a parlé de sympathie : c'était bien le plus beau don que Dieu eût fait à maman ; je puis dire que j'ai compris, auprès d'elle, ce que l'on entend par la sympathie du Christ, cette sympathie par laquelle il a pris sur lui le fardeau de nos péchés et a pu subir la peine à notre place ; maman avait admira-

blement compris cela, et, inspirée de ce modèle, elle prenait sur elle les fardeaux des autres.

Certes, je ne prétends pas établir une comparaison : elle m'en eût voulu terriblement ! J'ai voulu seulement caractériser la nature de cette sympathie, et rappeler à quelle école on l'apprend.

On a parlé aussi de souffrance : Ah ! oui, elle a beaucoup souffert : des choses dont on prend facilement son parti, en général, étaient une blessure dans son cœur : je parcourais hier son « livre de pauvres » ; à côté de plusieurs noms, il y a ces mots : « *m'a trompé* » ; or, elle avait beau y être habituée, hélas ! chaque déception a été pour elle une souffrance réelle. Et savez-vous pourquoi nous sommes calmes et nous rendons grâces dans nos larmes, et cependant nul, — pas même nous, pour le moment —, ne peut comprendre ce que nous avons perdu pour la terre — ? c'est parce que maman ne souffre plus ; *maintenant, elle peut aimer sans souffrir*. Oh ! non, nous ne voudrions pas la rappeler, à aucun prix !

Deux mots encore. Le premier, je l'adresserai aux enfants, aux jeunes comme aux plus avancés dans la vie : je vous recommande de ne pas faire de peine à vos parents. Oh ! si vous saviez, quand on les perd, tout ce qui se remue dans la mémoire et dans le cœur en fait de souvenirs de la peine qu'on

a pu leur faire ! et je ne parle pas seulement, ni surtout, d'une conduite décidément mauvaise, mais de ces mille détails dans les paroles, dans l'accent de la voix, par lesquels on a blessé leur cœur si tendre pour nous ! . . . . .

Et à vous, parents, je dirai : « Soyez fidèles ». Maman me disait durant ces jours, où, plus privilégié que mes frères, je pouvais être souvent près d'elle : « j'ai peur de n'avoir pas été une mère toujours fidèle ». Pas fidèle ! et voici, elle a quatre enfants dans le ciel, et les trois garçons qui lui restent..... Ô Dieu, tu sais toutes choses, tu sais que nous t'aimons et que nous voulons te servir, toi, le Dieu que notre mère nous a appris à aimer. — Parents, soyez fidèles ! priez pour vos enfants.

Encore une fois, merci, merci à vous tous.



# INDEX

---

	Pages
AVANT PROPOS . . . . .	1
I. Jeunesse et mariage de Jane . . . . .	(2) 5.
II. Ce qu'elle a été comme mère de famille et comme chrétienne . . . . .	(11) 15.
III. Résumé de nos quarante-cinq ans de mariage . .	(26) 33.
IV. Sa dernière maladie et sa mort . . . . .	(40) 51.
APPENDICE. — Funérailles. Allocutions de MM. les pas- teurs Fallot, Théodore Monod et Ernest Monod.	71

---